

MORAINES

Recueil réalisé dans le cadre de l'atelier
d'écriture 2017-2018, avec les habitants
du quartier Belle-Beille, au centre Jacques
Tati.

*Nous tenons à remercier la Ville d'Angers pour son soutien
logistique et financier,*

*le centre Jacques Tati pour l'accueil et l'organisation des
ateliers d'écriture,*

Mehdi Lochard, pour l'animation de ces mêmes ateliers

l'association La Marge pour l'édition du présent recueil

*ainsi que tous ceux qui ont relayé, soutenu, ou participé à
ce projet.*

*Amas de blocs et de débris rocheux
entraînés par le mouvement de glissement
d'un glacier (moraines mouvantes) et apparaissant
lors de son retrait ou s'accumulant sur les bords,
le centre ou l'extrémité inférieure de celui-ci.*

Trésor de la langue Française

Introduction

On me demande souvent ce qu'est un atelier d'écriture. Au risque de vous surprendre, je n'ai pas de réponse.

Il me semble que lorsqu'on réunit un groupe autour de la question de l'écriture, de la langue, rien n'est donné par avance. On ne sait jamais tout à fait ce qui va se produire. Ce n'est pas que nous manquions d'outils, de méthodes, de techniques, ou d'intuitions ; il existe un matériel fort riche pour celui qui se propose d'animer un atelier. Mais que l'étonnement, l'étonnement parfois radical qui surgit d'un texte, n'est pas simplement la plus belle chose qui y puisse advenir, c'est encore celle qui, précisément s'y trouve recherchée. Pour que l'écriture puisse toucher à ces endroits méconnus, et d'abord en soi-même, il faut lui laisser la place de déjouer l'attente. Les textes les plus forts de la littérature, se constituent eux-mêmes comme écarts à ce que nous croyions être, justement, la littérature ; toutes proportions gardées, il n'y a pas de raisons qu'il en aille autrement pour nous qui prétendons faire écrire. On entre donc dans cette relative obscurité avec toute l'humilité dont on est capable en essayant de se guider des quelques lumières qu'on possède et de soutenir celles qui naissent. Mais dans tous les cas, pas de risques, pas d'écriture.

Et cela ne vaut pas seulement pour celui qui le mène, mais également pour ceux qui y participent. Il vous la diront mieux que moi cette perplexité au moment où, les contours de l'exercice étant posés, on en cherche en soi les ramifications, les résonances, et qui est précisément ce temps nécessaire où le texte se prépare, se condense pour surgir. Ce n'est pas un plaisir facile que celui d'écrire, non pas qu'il faille parfaitement maîtriser la langue pour y accéder, mais parce qu'on se coltine toujours d'abord à cet ouvert qui fait que soudain on ne sait plus, quoi écrire, mais surtout : écrire tout court. Je crois que c'est l'une des choses qui effraient le plus ; ne pas parvenir à écrire, se sentir à ce moment-là pris de vertige. Et il ne s'agit pas de savoir écrire - bien que pour ma part, je ne sais ce que cela pourrait bien vouloir dire - aucune maîtrise ne peut y remédier, mais apprendre que dans le moment où ça n'écrit pas, où ça résiste, c'est tout le contraire d'un ratage qui est en train de se jouer. Qu'est-ce qu'on y gagne de soi, à cette confrontation ?

Cela me conduit à vous dire quelque chose d'important pour la lecture des textes qui suivent. C'est qu'en dépit de toutes leurs qualités littéraires, la force qui s'en dégage est indissolublement liée à ce vertige inaugural qui demande à celui qui écrit de se confier à des puissances qu'il ne maîtrise pas. Parmi ces textes, même le plus humble a nécessité qu'on s'arrache du sol, qu'on en prenne le risque à bras le corps. Mais quelle joie ensuite,

lorsqu'on jette un coup d'oeil en arrière, d'avoir frayé dans la langue et en soi un chemin dont on ne se doutait pas qu'il exista.

Et pourtant on ne peut pas reculer, même si le vertige nous prend. Et puis ce sentiment de délivrance. Les masques ont tombé. C'est le cœur à cœur. Le vrai de la vie. Ce sentiment d'éternité.

L'auteur de ces mêmes lignes m'a dit une fois, à la fin d'une séance : je ne croyais avoir cela en moi. C'est, il me semble, le gage le plus solide de ce que pour lui l'expérience a fonctionné. Tout à coup on est sorti du discours, des comportements, de l'image habituelle qu'on a de soi et du monde. Quelque chose devient possible, s'ouvre. Et cette expérience, celle d'une forme de liberté, on peut désormais la reconduire.

Cela donne un livre singulier qui pourrait par sa distribution rappeler une sorte de carte, par sa forme un inventaire. Carte ou inventaire de territoires urbains, de souvenirs, de représentations, de rencontres, mais également des différentes modalités par lesquelles, ces territoires, on pourrait les saisir dans la langue. Car, si au centre de nos rendez-vous, deux fois par mois, pendant près d'un an, était bien la question de la ville, du quartier, de ceux et de ce qui l'habitent, l'enjeu le plus immédiat reste de savoir comment la langue, la langue de chacun, peut en être dépositaire.

Les pierres déformées de la ruelle. Lieux de trésors, d'inconnu, mystère. Tunnel qui va vers le voyage / poésie. Découverte du monde qui m'entoure. Eclat vert - moquette naturelle. Hautes herbes fraîches après les crues. Ciel bleu éclatant. L'infini, le rêve. Piste de danse des hirondelles.

On s'éloigne du simple témoignage. Le regard est d'autant plus singulier, la langue plus singulièrement envoûtante, qu'ils prennent de la distance avec ce qu'on attend d'eux - traduire une expérience commune. Certes cela suppose le deuil d'un certain consensus, le deuil aussi sans doute des « paroles d'habitants » qui n'auraient fonction que dans une mémoire collective. Ce que nous y gagnons, ce sont des paroles habitées, des paroles qui contribuent à leur manière au renouvellement symbolique de l'espace commun, et d'abord parce qu'elle prennent en charge un dire, en assument l'équivoque, l'obscurité parfois.

*Egrène l'inconnu et établis-toi, étends tes couleurs. Sois l'Étendard et le Propos !
Choisis ta terre, sois ton propre horizon, toi qui fus plus bas que terre, élève-toi au-dessus des miradors !*

Pour autant, s'il n'est pas toujours le sujet direct des textes qui suivent, le quartier y prend souvent une place considérable. Peut-être est-ce du fait de la diversité - de parcours, de cultures, de langues, d'horizons en somme - des participants, mais il m'a semblé, outre le spectre du paysage proprement dit, que pour nombre d'entre eux le quartier se manifeste comme espace potentiel où, quelques soient les inquiétudes, la communauté permet l'invention au quotidien. Aussi, qui reviennent inlassablement, ce sont tous les lieux d'accueil, d'échange, associatifs, et loin de souscrire naïvement à l'image d'un quartier en marge, c'est plutôt celle d'un refuge qui s'affirme. Que pour beaucoup, la ville, ni le pays parfois, ne soient leur lieu d'origine, continue de projeter sur cet espace qu'ils habitent ensemble, et cela malgré les évidentes urgences qui sont souvent les leurs, une coloration utopique.

Pour terminer, je tiens à saluer textes et auteurs qui, pour des raisons qui leur appartiennent, ne figurent pas dans le présent recueil. Le plus important, à mon sens était de passer la porte et de s'attabler pour écrire. Merci à eux donc.

Mehdi Lochard

#1. Autobiographie des objets

PORTE-CLEFS accroché à la serrure de la porte d'entrée, le courant d'air te fait tinter, me rappelant le rendez-vous que j'ai ce matin.

De ma douce main, je te tourne pour ouvrir la porte donnant accès au palier, où se dégagent déjà les odeurs du matin.

Tu seras mon ami du jour !

Dans ma voiture, sur la table où je prends un petit-déjeuner commun avec les habitants du quartier. Dans ma poche où je te sortirai à la demande de l'animateur de l'atelier d'écriture.

Il y avait dans cette poche un jeu de mouchoirs, que j'avais pris par précaution, car le temps automnal me fait couler le nez à cause des senteurs diffusées par toutes ces belles fleurs, mes meilleures ennemies.

ENFANT, avant d'aller à l'école qui se trouvait dans le village, étant la dernière à quitter les lieux j'avais ordre de fermer le portail à clef. Pour ne pas la perdre, accrochée à un vieux ruban noir, comme un collier elle pendait à mon cou et à 4 heures, de retour à la maison elle me servait à sortir le portail de son isolement.

Plus tard, je devais avoir une quinzaine d'années, pour rompre la monotonie, avec deux de mes sœurs je suivais avec assiduité les cours de solfège qui se déroulaient à l'École Municipale de Musique. Dans cette discipline les clés avaient aussi un rôle qui n'avait rien à voir avec celui du portail. La clé de Fa, la clé de Do, en début de portée avaient une fonction bien définie.

Et la clé de la voiture. Ah celle-là ! On ne sait jamais où elle se planque : au fond du sac, sur la table, sur le buffet ou dans la poche ? Finalement la coquine est restée fidèle à la voiture, accrochée au contact.

J'oubliais, la clef des champs et la clef du bonheur qui à elles deux représentent les rêves de toute une vie. A chacun de les forger à son image ! Clefs mystérieuses, clés malicieuses, l'oubli, jamais ne finiront !

CETTE chose est posée comme morte devant de moi. Le hasard fait que c'est blanc, petit, carré et destructible.

Il arrive de très loin et fût jadis vivant.

Quand j'imagine son chemin je vois de l'espace, du vent, du vert, du brun. Des chants d'oiseaux accompagnent ce lieu et la vie grouille de toutes parts.

Puis un jour des hommes arrivent, bien casqués et bottés, sortent des outils de mesure, de la peinture puis d'un grand coup énergique donnent un coup de pinceau de ci-de là et repartent.

Les saisons passent tout semble rentrer dans l'ordre. Et à nouveau un grand fracas arrive et envahit cette tranquillité, machines, scies, haches, c'est fini, le jour est arrivé pour couper l'arbre qui a fait ce papier.

Anonyme

JE suis une jeune conductrice, ça fait pas très longtemps que j'ai obtenu mon permis de conduire. Un jour je me suis décidée apprendre ma voiture pour aller à la mosquée. En sortant de la mosquée j'ai perdu mes clefs de voiture, je me suis dis pas de panique. Je me suis tournée vers Dieu qui m'aide à trouver mes clefs. J'ai retourné dans la salle de prière et j'ai demandé aux femmes si personne ici trouve un porte-clef de voiture.

Elles m'ont dit oui.

J'ai remercié Dieu qui m'a aidé à retrouver mes clefs, j'étais très contente.

Mon portable c'est mon confident. Tous les jours je prends je regarde mes applications favorites.

Je ne peux pas me passer de mon portable. C'est tout pour moi.

Je regarde mon journal, ma météo, beaucoup de choses etc.

#2. Lieux où on a dormi

*Mais c'est évidemment des souvenirs
resurgis de ces chambres éphémères
que j'attends les plus grandes révélations.*

Georges Perec, *Espèces d'Espaces*

DORMIR, profiter de la moindre opportunité pour glaner un peu de repos, un peu de répit.

Je me souviens, mes premiers souvenirs d'enfant, mon lit à barreaux, brun sombre ; mes premiers cauchemars, mes premières angoisses, le soir, quand maman me quitte pour aller se coucher ; me laissant toute seule embrigadée entre ces barreaux. Et puis mon premier grand lit qui me rappelle que je grandis, mes premiers rêves en relief, inquiétants, aliénants. La porte mystérieuse enfouie dans mon cerveau que je franchis à chaque fois malgré moi.

Et puis encore, la couchette du train pour aller en vacances, là-bas, ce pays, qui m'attend pour en savoir plus sur moi-même, un souvenir heureux de voyage ; le train qui se meut, en son coeur, mon sommeil pris en charge ; délicieux comme un bijou dans son écrin.

Et aussi, l'autre couchette, celle du bateau, parfum de vent vivifiant et salé ; parfumé et salé ; parfum d'aventure ; ma peur face à l'immensité de la mer, mon sommeil mis en danger par la perspective de sombrer. Mais encore l'odeur de vomi, le mal de mer, lourd jusqu'à la nausée.

Ainsi ma soeur avait vomi et moi je devais lui céder mon lit. Sentiment de dégoût et d'injustice mêlés. Je devais, je subissais un sommeil contrarié.

Mais encore, j'ai dormi sous une tente, au bord de la plage, bercée, emmitouflée par le doux souvenir de mes pas sur la plage mouillée, mes premières joies d'enfant, mes premières grandes excitations, et puis la peur de boire la tasse, l'angoisse de trépasser.

Et enfin les lits improvisés chez les amis, chez les cousins, dans la famille, les déconvenues, les fou-rires malencontreux, les ronflements durs et les émanations malvenues et j'en passe. Le dos qui fait mal, la peau qui gratte et qui transpire, la mémoire gênée, mise à mal.

Et puis il y a eu l'hôtel miteux, les draps douteux, carrément sales ; l'odeur coupable et assassine. Nuit blanche à essayer de chasser des fantômes gras et répugnants.

Et enfin il y a mon lit, frais et fleuri. Il est ce gardien qui m'accueille chaque nuit et me recueille l'insomnie. Mon lit que je dresse partout où je me sens bien accueillie. Mon lit comme un garde-fou, une limite à ma folie, l'évasion et le répit. Le repos ultime et intime.

LIEUX de naissance à la campagne dans la chambre
familiale ; partagée pendant deux ans.
Sieste à l'ombre d'un chêne dans ce 1er lieu.
Maison près de la Loire - Cabane / hutte - voisins ! Odeur eau.
Nouvelle chambre plus spacieuse. Lit partagé avec grande sœur
→ affection++ 4 saisons/ fleuves.
Vacances été - lieu nouveau - ferme animaux / odeurs / bruit
tracteur. Saison été - cafard famille.
Jeunesse / voyage train / hôtel / lieux-saints odeur bougie / chants
/ fraîcheur pain / brioche / religieux / torrent
Ado - stage 5 jours / frénésie
rassemblement collectif. Puberté
Rupture familiale projet
Départ / détachement familial / douleur / travail ! Chambre
seule / Sensation cellule - Réveil !
Foyer jeune fille / collectif. Ville
Voyage - belle étoile - sac de couchage. Improvisation. Neige.
Chaud/froid.
Camping / location / train / voiture / cinéma / théâtre etc. Sieste
dehors.
Bateau ; croisière.
Ces lieux de « petite mort » sont surtout jalonnés par les odeurs.
Les bruits. Les saisons crues. Les naissances. Les morts les fêtes
religieuses (roses, encens) Noël / Pâques, les fêtes laïques
(kermesse) joie / innocence. les périodes de maturité. Enfance -
Puberté - Maturité - Vieillesse.

Anonyme

QUAND j'étais petite j'ai dormi dans une maison en terre.
J'ai dormi dans une cabane chez ma grand mère
J'ai dormi encore à la campagne avec toute la famille pour
cultiver de la terre etc.
Mais aujourd'hui je préfère dormir dans une chambre la
tranquillité le repos qu'il y avait pas au paravent. Aujourd'hui le
confort. Mais quand je dors chez quelqu'un d'autre je suis pas
bien j'ai hâte que mon séjour finisse pour que je puisse rentrer
chez moi.

#3. Manger fantôme

Enfin les recettes sont en quelque sorte les « mains » des fantômes ; quant aux plats, au goût de ces plats, ils sont eux-mêmes fantômes. Pour ainsi dire des fantômes de fantômes.

Ryoko Sekiguchi, *Dîner Fantasma*

NOUS SOMMES à la veille des fêtes de Pâques. Qui dit Pâques, dit festin. À deux, toujours dans la joie et la bonne humeur on s'activait dans cette grande cuisine toutes fenêtres ouvertes. Rires, fou-rires, plaisanteries, faisaient partie des épices pour réussir la recette : le poulet au curry !

Pendant que je découpe la volaille sous son regard bienveillant, je lui intime d'éplucher les oignons :

- Tu sais bien que j'aime pas ça !
- Qu'est-ce que tu m'agaces à faire tant de chichis.

Mais qu'importe, accompagné de larmes et de reniflements, l'ordre était exécuté.

Et elle est là, à mes côtés. Elle me surveille.

- Prépare donc les épices et que ça saute !

Aussitôt, sans l'ombre d'un refus, poivre, girofle, carry sont alignés, là, sous mes yeux, à portée de main. Et je continue ma lancée dans la "confection" de son plat préféré sous son regard étonné par ma dextérité.

- N'oublie pas la cannelle me lance t-elle en me tendant la boîte ouverte qui profite de l'occasion pour dégager un parfum subtil qui embaume la cuisine. Et elle, toujours fascinée, debout à mes côtés observe silencieusement mes gestes pour, sans doute, immortaliser ces moments de complicité.
- J'peux goûter me demande t-elle ?
- Non ! Hors de question !

Mais qu'importe, elle saisit une cuillère, la plonge délicatement dans la cocotte frémissante et s'exclame, satisfaite :

- Parfait ! Comme j'aime.
- C'est normal que je lui réponde.
- Pourquoi normal ? (...) et là pas de réponse !

Alors que de ma cocotte en fonte s'élève vers le plafond l'odeur captivante du carry mêlée au parfum ensorcelant de la cannelle, l'atmosphère au décor fruité : oranges, bananes, mangues et letchis étalés dans une coupe en cristal, son dernier cadeau, une agréable odeur de complicité enveloppe la cuisine.

Tous les ans, à Pâques, comme pour faire revivre ces moments de connivence, en moi à jamais ancrés, je rêve dans ma cuisine en refaisant les mêmes gestes, mais en solitaire.

JE PENSE que pour l'attirer elle, je ferai brûler de l'encens, plein d'encens, plus précisément de la gomme arabique couchée sur de petits braséros, comme elle disait : à l'ancienne ; pour qu'elle se diffuse autour de la salle à manger qui donne sur le jardin ; pour que soit exhalé, plus qu'une senteur, un sentiment brut de lâcher-prise, une débauche odorante.

Et puis partout, sauvagement, je parsèmerai sur le sol et les murs des tissus gorgés de soleil. Je veux dire, elle qui était une voyageuse née, prenait soin de rapporter des étoffes multiples et variées, rivalisant de texture et de couleur. Pour elle c'était un défi, une gageure de globe-trotteuse, une preuve d'évasion. Et comme j'ai hérité de toute une panoplie, je l'honorerai ainsi.

Surtout ne pas oublier : penser au café ; attention ! pas n'importe lequel. Il y a l'art et la manière, son art et sa manière : choisir d'abord le grain, tout en rondeur ; la couleur pleine. Penser à torréfier, comme elle par petites touches, doucement, amoureusement, pour que s'échappent jusqu'au jardin les senteurs subtiles et excitantes ; la digne signature de tout un poème, tout un pays, un continent, une oasis. Ça, je sais faire ; elle m'a appris, le geste sûr, les narines affutées, le regard pointu, à discerner au moment fatidique où il incomberait de mousser, la bonne consistance, les bonnes nuances, comme une palette de maître-peintre.

Enfin, viendrait l'instant magique de la préparation du nectar, bien sûr à la turque, ainsi préserver l'intégrité du produit, le sublimer jusqu'à l'outrance.

Pour elle, répéter un geste ancestral mais calculé, voire même conceptuel, mesuré, admirable. Une consistance de fluide incomparable, obtenue à force de patience et d'abnégation. Tout un art.

Et alors avec ça si je ne réveille pas les morts ! Si je ne te réveille pas toi et toute la smala ; tu sais bien, tous ceux qui ont laissé la place vide, le trou béant dans mon cœur blasé. Tous ceux qui t'accompagnent toi et qui me laissent avec ma solitude toute terrienne. Alors c'est que je n'aurai pas été digne de toi, de ton héritage, de l'héritage familial. Moi, ton adepte et toi ma muse.

Et puis encore, il ne faudra pas oublier d'agrémenter la pièce de fleurs de jasmin, tes préférées ! Et pourquoi pas au centre de la grande table ronde, ton lieu d'ancrage fétiche.

Enfin attendre le coucher du soleil, le contempler ensemble, toi, moi et les autres. Tu sais bien les autres ; les vivants et les morts, main dans la main, apaisés enfin. À grignoter les amuses-bouches, épicées, comme tu aimes, à l'huile d'olive, celle d'Italie,

rapportée de ton dernier voyage, te souviens-tu?

La casa, comme tu te plaisais à le dire, ne sera plus qu'un pot-pourri géant, nourri de toi, de nous, effluves entêtantes à damner tout un monde autour, à rendre jaloux tous nos voisins. Comme un repas ultime en offrande à nos amours, la rencontre de mondes parallèles, comme un lien, une réconciliation. La réalisation de nos accords.

Je pense que je vais y arriver, honorer ta mémoire, rassembler autour de l'âtre toutes âmes égarées, dont la mienne. J'ai hâte, tu me manques.

CE JOUR de fête était marqué depuis longtemps dans l'agenda. Chaque année c'était le rituel la maison chamboulée, le service porcelaine sorti de l'armoire ancienne, les nappes repassées deux jours avant attendaient dans une pièce. Le carrelage lavé à grande eau la veille amenait une grande fraîcheur, quelques petites rigoles d'eau tardaient à sécher. Dans l'arrière cuisine attendaient sagement dans l'évier des carottes, choux, poireaux, navets et autres. Au frigo la viande, un bon jarret de porc ! L'eau chauffait dans une grande marmite, nous avions commencé l'épluchage des légumes. La fumée sortait furieusement par dessus le couvercle et dépassait à gros bouillons. Le bouquet garni d'herbes embaumait la pièce. L'eau était à point pour déposer la viande. En la plongeant doucement, elle fit un petit bruit joyeux, comme satisfaite. Maintenant il fallait attendre que la graisse sorte afin de l'écumer. Ensuite, disposer chaque légume, les plus durs les premiers, pour finir avec les plus tendres. La table était dressée, doubles assiettes posées. Les couverts argentés ainsi que les verres, chacun à leur place. C'était la fête dans une ambiance solennelle, d'insouciance et de joie.

PETIT A PETIT elle resurgit dans ma vie. Il y a 10, 15, 20 ans elle avait totalement disparu. Des choses ça et là achetées, chipées en remplaçaient d'autres ; ces dernières étaient devenues encombrantes. Un vieux pichet émaillé, une louche en métal blanc venaient aussi trouver leur place en cuisine. Mon univers se transformait avec mes goûts, mes envies. Imperceptiblement, après un hiver rude, le printemps éclata. Chaque année cette saison est comme *résurrection* des sens. Les jardins offrent leurs jeunes pousses et regardant celles-ci sortir, mon enfance aussi. L'odeur fraîche au petit matin dans le jardin m'entraîne vers d'anciennes recettes.

#4. Autobiographie par les noms

*A Villenoise, je vivais ma vie petite de
n'importe qui, je vivais, je vécu n'importe quoi
parmi moi : polypier aux Stigmates, muteur de
tombe à grosse-la-Neuve, répéteur aux
nadir, échangeur aux Grés, mangeur d'action à
la Croix-de-Vache, champion d'aise aux
Jointeaux, cadavrier à La Vergue, parleur aux
Corps-Creux : j'ai beaucoup vécu j'ai pas été déçu*

Valère Novarina, Vous qui habitez le temps.

ISSUE d'une grande famille, c'est à Tananarive, capitale de Madagascar, une île perdue dans l'Océan Indien, que j'ai vu le jour.

A 25 ans je m'en suis éloignée. Le cœur serré je l'ai survolée, destination Angers, capitale de l'Anjou en Maine et Loire. C'est en plein mois de Juillet que j'ai découvert Angers, dans toute sa splendeur - St. Léger des Bois petit village où mon beau-père boulanger m'a donné le plaisir de manger du pain à volonté - St. Martin du Fouilloux, où j'ai côtoyé de près les animaux de ferme - Cholet, capitale du mouchoir. Pas loin, en Vendée, Les Herbiers : visite de l'atelier d'un grand-père sabotier à la découverte des sabots en bois dont j'ignorais l'existence. Ici, Je me suis délectée du lait et du beurre frais que j'allais chercher à la ferme.

Retour en Anjou direction Durtal, Baugé, Pontigné et sa crêperie *La Géode* créée par mes soins dans un ancien café fermé depuis six mois. Ce petit village de 165 habitants à l'époque a retrouvé vie grâce à mon courage. A une quinzaine de kilomètres, La Flèche (dans la Sarthe) avec le Prytanée, célèbre école nationale militaire.

Saumur et son château qui domine la ville, le *Cadre Noir*, l'Ecole Nationale d'équitation, avec ses concours et ses exhibitions au son d'une fanfare, attiraient du monde.

J'ai quitté l'Anjou pour Castres dans le Tarn où j'ai pu admirer la célèbre *Montagne Noire*, Albi, Toulouse et sa superbe cathédrale en briques rouges que décrit si bien Claude Nougaro.

Au cœur de la Côte d'Azur : Fréjus et ses arènes, son amphithéâtre où se déroulaient des spectacles féeriques. L'Estérel dans les hauteurs de la ville et la féria, spectacles équestres et taurins qui se déroulaient tous les ans au mois d'Août. Une folie ! Et comment oublier la farigoule, spécialité du coin servie dans tous les restaurants. Un régal ! Direction Vannes pour un changement radical qui m'a enchantée : à marée basse, pour les amateurs de coquillages que nous étions : moules à gogo, huîtres à volonté dégustées sur place, chapeaux chinois, toute une kyrielle de coquillages qui rameutait du monde.

Abandonnant la mer à ses ressacs, regrettant ses coquillages, ses poissons et ses crustacés, j'ai quitté la France pour un autre ailleurs : Djibouti (Côte Française des Somalis à l'époque) 11 heures de vol au Départ d'Orly pour atterrir dans une chaleur accablante. Oppressée à la descente de l'avion dans un paysage désertique, le choc a été brutal mais c'était un choix. Sur la Place Ménelik "Le palmier en zinc" un bar restaurant connu de tous,

une pharmacie, une quincaillerie, des petits commerces, le tout somnolant sous une chaleur étouffante. De 14 à 16 heures la place était déserte. Lorsque la population appelée à rester au frais faisait surface, la vie reprenait, nonchalante.

Climatiseurs et ventilateurs m'ont aidée à supporter durant sept ans ce climat. M'étant habituée à cette canicule, ce *séjour atypique* m'a enchantée, m'a permis de connaître l'Éthiopie, d'assister aux repas des hyènes, de passer la nuit sur une plage de sable, de barboter dans le lac Assal, dans une eau dix fois plus salée que celle de l'océan et encore plus que celle de la Mer Morte, de dormir à la belle étoile, de traverser des déserts, d'apprécier le charme des oasis et des palmeraies.

LA CALE. Lumière d'été. La création, les péniches de sable.

La cour jaune vaporeuse de poussière. La petite enfance, la sécurité / chaleur / partage / jeux.

Les pierres déformées de la ruelle. Lieux de trésors, d'inconnu, mystère.

Tunnel qui va vers le voyage / poésie. Découverte du monde qui m'entoure.

Eclat vert - moquette naturelle. Hautes herbes fraîches après les crues.

Ciel bleu éclatant. L'infini, le rêve. Piste de danse des hirondelles.

Jardin potager, nourricier, la force de la nature.

La fête foraine, insouciance / joie. Le lien social. Innocence / musique

La noyade. Le drame / la mort. Les cimetières.

Les cloches églises - l'encens - les chants. Le mystère / Dieu.

Le vélo - les balades - les chutes - les courses.

Je me retrouve dans mon quartier kaléidoscope entre étang St-Nicolas / Lac de Maine / Lieux de rencontre Tati / R'Troc / Bibliothèque.

#5. Paysage-fer

*La géographie en fait on s'en moque, c'est la
répétition qui compte, les images qu'on ne
saurait pas, à cette étape-là, remettre dans
l'ordre, à peine si chaque fois qu'on les
revoit on en arrive maintenant à se dire : cela
déjà on l'a vu, cela déjà on le sait...*

François Bon, *Paysage-fer*

LAC DE MAINE, quartier chic avec de beaux paysages, les pies qui n'empruntent pas les passages cloutés, qui sautillent sur la route en quête de quelque nourriture laissée par les humains, rond-point décoré de représentations de ces belles fleurs rouges, les coquelicots, les arbres comme une haie d'honneur tout au long de mon chemin, vers la rocade, vers le plus proche quartier, Belle-Beille, quartier moins bien coté par les médias, par les statistiques, qui est bien plus plein de vie, la longue route que j'emprunte, donne sur un énorme embouteillage quotidien qui n'a d'embouteillage que le nom, les usagers se faufilent un à un vers une même destination ne gênant en rien la circulation, les immeubles, les tours très anciennes, tantôt blanches, bleues, oranges, avec des stores aussi variés en couleurs, le rond-point, encore un autre, c'est la ville aux rond-points, l'avenue Beaussier où se trouve à ma gauche cette belle maison, devant laquelle je passe tous les jours, elle me hante, j'aimerais y rentrer pour faire ma curieuse, elle ressemble à un mini château, ses allées rangées, ses cyprès, elle semble bien entretenue, j'aimerais rencontrer les gens qui y vivent, cette demeure contraste avec le reste des immeubles uniformes, toujours fermés, qui ne laissent pas de bonnes sensations, qui ne nourrissent pas l'imaginaire, rond-point, encore un autre, au loin j'aperçois des bâtiments imposants, ce sont des écoles, des universités où fourmillent les étudiants en passe de se faire renverser, casques, écouteurs sur leurs têtes pleines, mais très imprudents, encore un rond-point, les travaux, les trous sur la route désormais déformée, les panneaux de déviation qui me font tourner en rond comme tous ces rond-points qui pour moi ne sont d'aucune utilité, les feux tricolores qui me font réagir, le feu est rouge, je m'arrête, surprise de voir tous ces nouveaux bâtiments autour du LIDL qui a fait peau neuve ainsi que ses alentours, le Crédit Agricole fidèle à son poste, cela fait quelques années que je passe devant, mais là j'y suis déjà entrée, c'est l'agence de ma fille, pour qui j'ai déjà fait des démarches, un rond-point, j'aurais dû les compter, l'avenue Patton, longue route qui donne sur le parc Balzac à droite, que de changements, des enseignes qui ont disparu et des nouvelles, le long de larges trottoirs empruntés par les sportifs faisant footing et autres activités physiques, il me faut sortir de la bretelle de droite pour emprunter le long boulevard où des garages, boulangeries, commerces, cabinets divers et autres activités commerciales, oui j'y suis presque, il faudra toutefois que je passe devant ce beau parc fleuri, le Jardin des Plantes, pour ma destination finale, la tôle où j'exerce mon métier, bâtiment vétuste qui contraste avec son voisin.

GARE D'ANGERS, trajet fastidieux avec à mon bras ma petite fille de 2 ans, fatiguée, impressionnée ; le trajet jusqu'à ma maison, mon quartier, mon palier, Belle-Beille, arrêt *Chapelle-Belle-Beille*, espèce de cabane en bois au toit volumineux, presque invisible à mes yeux mais tout de même là, très présente dans ma tête ; et puis l'arrêt *Notre-Dame-du-Lac*, plus près, plus facile, pour les courses ; au loin la frontière entre les habitants et les étudiants ; à gauche l'école Marie Curie, cachée ; et puis au loin, où je vais rarement, là où semblent s'approvisionner en jeunes personnes tous les bus qui traversent le quartier ; le 1, le 4, le 6, tous ces chiffres apprivoisés pour les raisons pratiques ; arrêt *Elysée* rue Patton en bas pour la boulangerie, le *Lidl* et le restaurant libanais, secret, où je ne suis jamais allée, mais intriguée quand même, de par la discrétion et le mystère du lieu ; je m'étais promis, un jour avec Pétronille mon amie. Et puis l'arrêt au-dessus rue Patton, les bureaux de tabac, la pharmacie triomphante, clinquante, les cabinets de dentiste et médecin généraliste et moult petites boutiques à mobilier de luxe, l'air guindé, la vitrine offerte ; il me semble, un serrurier, une papeterie à l'allure vieille comme le monde, des panneaux publicitaires, géants, que je regarde sans m'y attarder vraiment, mais qui me séduisent et m'interpellent ; et puis encore, tout en haut à l'angle, pour me rendre au Lac de Maine ou prolonger jusqu'au *Super U*. Le rond-point, les grandes tours inquiétantes, à la laideur subjuguante, et les talus, les pelouses, les fleurs, maitresses de ces lieux, annoncent la couleur du quartier, de mon quartier ; encore un rond-point, le chemin pour Beaucozéz, l'Atoll, les frontières de mes trajets quotidiens ; pour revenir chez moi la Cité Universitaire, l'arrêt *ESCA* à 2 min de mon immeuble, à droite l'Etang Saint-Nicolas et tout droit direction *Parc de la Garenne*, je retrouve *Montesquieu* que je trouve chaleureuse comme un pâté de bord de mer, un souvenir de ville aux fondations maritimes, ça ressemble à Oran, les beaux quartiers et la douceur de vivre, avec le Parc Balzac, les gens qui courent ça et là fiers, concentrés, absorbés aussi ; je les croise, souvent les mêmes ; je les connais sans les connaître vraiment, et je note la tenue, la persévérance de ces gens-là ; et puis au détour après l'allée d'arbres sur le côté une espèce de mini tour Eiffel, métallique, somme toute familière avec son cadran naïf à vouloir arrêter un temps, le temps pour nous ; de chaque côtés, de vastes immeubles, avec de vastes appartements colorés, jardinés, collés aux balcons ; et puis *le rond-point fontaine* avec ses sculptures dorées, hideuses comme un amas de biceps et qui bouge, le mouvement invariable et mécanique, la laideur en

mouvement, l'art subtile de vouloir donner un sens à n'importe quoi ; et ça marche ; à chaque fois je colle mes yeux à la vitre du bus et j'observe ce manège incessant, je me surprends à en interroger le sens ; et enfin la croisée des chemins, entre le pont pour me conduire jusqu'au Château superbe, magnifique, qui à chaque fois assoit ses remparts dans mon imaginaire, son histoire et ses rois ; et puis la ville, l'autre rond-point avec l'hommage au Roi Renée ; boulevard Renée et je ne sais quoi d'autre, des plaques partout, que je bois à mon insu, que je dévore instinctivement, plaques de toubib, ophtalmo, ostéo, moult spécialistes en *o*, des plaques commémoratives, de grandes grilles que je n'ose jamais franchir ; et puis les boutiques d'antiquaires, les devantures de musées, les fripes, les pharmacies aux ramages distingués, les dentelles aux balcons de fer forgé, des moulures incroyables à ne plus savoir ou donner de la tête et des yeux ; une fontaine encore, je crois, romaine, si j'ai bien lu, bien compris et la Cathédrale, la reine trônant sur la poissonnerie et ses quais ; le pont que je longeais tout les jours avant les travaux et la statue triomphante perchée-sur-pont d'un personnage flagrant à l'arrogance étudiée et sublime, le nez cependant rougi et sûrement rongé par le soleil ajoutant une note burlesque au trublion ; plus près, la place Rochefoucauld comme un écueil qui accueille chaque année cirque et fête foraine, me livre à travers ma vitre de bus, le néon d'une promesse annoncée ; et puis, et puis, en remontant, je revois la Trinité, l'Hôtel des Pénitentes, la Doure - comme un escalier en dessous des arcades, je les vois plongeant dans des eaux souterraines secrètes, qui m'inquiètent et m'envoutent l'esprit ; la Doure comme un coffre à mystères, ses petites ruelles chargées d'histoires, et puis l'Eglise, antique, mystique ; les architectures m'éblouissent et me rétamant l'âme, enfin la rue Saint-jacques timide mais affable ; et puis, tout droit, par le haut de Trinité, rue Daviers planquée avec ses cafés, son marché, ses boulangeries, le Secours Populaire et même une blanchisserie toute défraîchie, me ramène à Monprofit large et généreuse, presque théâtrale, un peu commerciale avec son Carrefour Market, sa pharmacie, ses labos, salles de sport à bobos ; Monprofit par où je me relie à chez moi par la rue Saint-Nicolas, au-dessus Bon-Pasteur adjacent, qui monte, qui monte, on le croirait au ciel, son ascension m'épuise et me rappelle à moi-même ; c'est que mon odyssée naît et s'achève dans ces eaux là, comme un livre qui me livre tout les matins et soirs les indices de mon appartenance présumée ou pas à ces lieux là.

CHAQUE SEMAINE, au retour vers Belle-Beille de la piscine d'Angers, le bus où il me semble reconnaître des personnes, des enfants toujours les mêmes, le chauffeur en chemise violette qui paraît sans visage, les premiers arrêts dans la circulation dense du centre-ville, puis les gares passées nous entrons, après le pont, dans la banlieue, la mienne, petite campagne, plus d'arbres, des trottoirs que je me suis accaparée par toutes ces balades à pieds, quelques immeubles qui nous rappellent l'histoire de cette première banlieue française, où j'ai atterri il y a quelques années, presque par hasard, où j'ai été adoptée et qui m'a adoptée, maintenant je perçois d'un air rêveur des sportifs, marcheurs du parc Balzac et des personnes sur les machines-à-muscles à l'entrée de l'Etang St-Nicolas, encore une avenue commerçante et l'arrêt du centre commercial, la montée de voisins plus ou moins proches chargés de victuailles, et ensuite les unes après les autres les assos du quartier chacune avec ses critères, sa façade, ses arbres à gauche, l'Etang St Nicolas sur la droite en contrebas est le gardien de ces lieux, mystérieux, pour certains inconnu, pour d'autres qui nous sépare, nous protège de l'agitation du centre-ville, notre histoire personnelle ne se mêle pas à celle d'Angers et son château, je retrouve dominantes les facs, je descends encore quelques mètres à travers des pavillons aux petits jardins et ma ruelle s'ouvre, comme à chacun de mes trajets, accueillante malgré la structure des bâtiments des années 50 vieillots mais que j'aime et qui m'aiment.

#6. Fenêtres

*Résister à la violence de la ville, s'abstraire des
cris sans fermer les yeux et laisser glisser le
regard jusqu'à loin - les rails sont faits
pour ça. Au-delà, lorsque la ville devient
purement géométrique, détachée de l'intime
dévisager le tableau et tendre tous ses
muscles, tout son poids vers ce qui veut bien
s'offrir. Mais quoi ?*

Anne Savelli, *Fenêtres Open-space*

FENÊTRES avec barreaux devant où le temps semble figé.

Devant un volet fermé des jolies fleurs ont été plantées.

Une véranda pleine de soleil où sont entassés des jouets d'enfants qui n'attendent qu'eux.

Une école remplie de rires d'enfants avec des fenêtres où sont affichés des dessins.

À côté d'une boulangerie une maison où se tient une association avec une cour où des herbes hautes règnent sur leur territoire.

Sur la droite un HLM avec des tas de fenêtres ouvertes et fermées où des chaussures et serviettes sèchent et font partie du décor.

FENÊTRE! Barrière ou ouverture sur le monde extérieur?

Fenêtre! Barrière ou ouverture sur le monde intérieur?

Tu peux être transparente, fumée ou à double vitrage. Ton utilité est-elle unique?

Je lève la tête et furtivement les rideaux bougent. L'habitant, surpris de mon regard, se cache pour mettre fin à mon intrusion. Avais-je le droit de m'immiscer de la sorte dans sa vie, dans son intimité qu'il veut rester discrète. Cette autre fenêtre est aussi fermée avec des rideaux en voile blanc. Leur aspect me laisse penser que les habitants sont soigneux, méticuleux. La transparence de ces rideaux laisse apparaître toutefois quelques éléments de cuisine, rangés, propres, en harmonie avec la couleur des murs. Je ne me suis pas trompée. J'arrête mon regard sur une fenêtre agencée d'un rideau en tissu épais, de couleur bordeaux. Elle est faite de trois parties emboîtées comme des pièces de puzzle. L'épaisseur des rideaux ne laisse rien paraître, comme si les usagers de cet appartement voulaient se cacher du monde. Cela ne m'empêche pas d'imaginer leur intérieur. Cela me rappelle les rideaux que je voyais chez les parents de mon amie de collègue. A cette époque c'était la grande mode, je crois que c'étaient des rideaux en velours. Dans les maisons, il y avait très souvent un tapis tout aussi épais qui trônait sur le sol, dans la pièce qui servait le jour de salon. Le père de mon amie de collègue était costaud, avec une grosse moustache et bourru. J'imagine que l'habitant de cet appartement lui ressemble, que l'ambiance de la maison est lourde. Le bâtiment à l'angle est plus moderne. Il a une façade rénovée. C'est un grand cube séparé par des fenêtres standard, blanches. Le soleil se reflète et cela me fait mal aux yeux. Pas le temps de voir.

J'ai tout de même observé que toutes les fenêtres brillaient, elles étaient très propres. Elles avaient très certainement eu un toilettage récemment. C'est une société qui a dû faire cet entretien. Ce petit coin n'est pas très chaleureux. Il y a très peu de verdure, pas d'espace de jeux. J'imagine que les habitants sont des vieux. Des retraités pour la plupart, des personnes inactives, qui font de leurs lieux de vie un espace inaccessible.

A quelques pas, un petit lot de bâtiments de deux étages, aux volets vert foncé. Ces volets à plusieurs battants qui réveillent le voisin lors de leur ouverture. Les fenêtres ont un débord qui permet de poser des jardinières. Les appartements ont des rideaux variés, colorés. Il y a des gravillons autour du bâtiment qui crépitent sous mes pas, ce qui trahit ma présence.

Je dirige mon regard vers un bloc de tours. Elles sont bleues, les volets aussi. L'encombrement des balcons, la différence de

certaines fenêtres, les couleurs variées des rideaux et les motifs d'Afrique, des chaussures qui sèchent sur les rebords, les linges étendus sur des lignes et non sur des tancarvilles me laissent à penser que les habitants de cet immeuble doivent venir d'ailleurs. En France, les choses sont plus strictes, uniformes. Les couleurs restent blanches, fades. On passe du blanc au beige, du noir au gris, au bleu-marine. Pas de couleurs vives, pas de jaune, pas de couleurs chatoyantes. Les couleurs reflètent l'état d'esprit des habitants qui ferment leurs fenêtres sur le monde.

UNE VÉRANDA est éclairée par un furtif rayon de soleil.
Une femme met la clef dans la serrure non pour y entrer mais
pour vérifier la fermeture de la porte.
En longeant la maison on aperçoit une fresque qui redonne vie à
un mur.
Une hutte indienne d'enfant y sied - faite de recyclage de bois et
autres matières.
On avance dans le prolongement de la maison. Une Eglise.
Mon regard se porte à gauche. Une maison qui paraît inhabitée
au premier abord par la flore, herbes sauvages et autres, les
fenêtres sont ouvertes c'est une association.
Des rires d'enfants nous interpellent, une école.
On avance encore et tournons à gauche des immeubles en
réhabilitation.
Des arbres, longues rues et avenue. La nature y a ses droits.

VOLETS moitié ouverts ou moitié fermés
Où est la Vérité ?
Des volets encore fermés à la maison d'à côté
Les roses trémières m'invitent malgré tout à rentrer
A droite fenêtre grillagée !
Hola ! Qui veut donc m'empêcher d'entrer ?
Au bout de l'escalier une porte fermée...
Au n°12 espoir, une fenêtre habillée de dentelles.
A la fenêtre du voisin mon chien est interdit
Quelle sale vie !
Un vélo passe sans bruit...
Moins vite pour la vie, c'est écrit !
Chez Eugénie c'est mercredi
Les stores sont tirés
Vivement jeudi, que je retrouve mes viennoiseries
Trottoir d'à côté, un jeu de piste au sol
Fluo jaune (72) De nouveaux travaux pour l'été ?
En face, une famille, un toit à la fenêtre
Mais ça semble bien abandonné
La haie est toute ébouriffée...
De l'autre côté de cette rue une nouvelle fenêtre et un
portrait !
Robert Desnos, vous connaissez ?
Des drapeaux colorés volent au vent, c'est l'été.
Plus loin, une fenêtre nouvelle vague :
Empreinte digitale... haute technologie...entrée... c'est
bizarre !
Au huit Bois-Ramé, c'est fenêtre au carré !
Drôle d'architecture !
Pour moi, grillage et dentelles
ça fait pas bon ménage au deuxième.
Pourtant des chaussures nous regardent au troisième.
A côté, c'est la serviette qui est sortie du bain.
Ah enfin une vitrine triangulaire...
Résidence Arceau ! De Quoi ?
Aux barreaux des jardinières suspendues mais pas une fleur.
Un rideau vert ensoleillé me fait un clin d'oeil
Une dame en rose finit sa vaisselle
Au balcon du troisième.
Un cèdre s'épanche sur les fenêtres fermées
façade nord, grand froid !
Les habitants ont déménagé.
Au Sept un panneau : Attention aux enfants ! Accroché à la
fenêtre.

Mais où sont ils ?
Pas un bruit dans la rue.
C'est pourtant mercredi !

#7. Slogans

POLITIQUE ABSURDE

1. Politiques absurdes visibles, disparaissent.
2. Minorités visibles, apparaissent.
3. Peuples du monde, apparaissent.
4. Lobbying, capitalisme, disparaissent.
5. Frontières fictives, visibles, invisibles, disparaissent.
6. Langues du monde, apparaissent.

FRANCHISSEZ LES FRONTIÈRES

7. Immigrations climatiques, franchissez les frontières.
8. Immigrés libres, franchissez.
9. Non à l'enfermement de ces peuples en errance.
10. Tous unis comme un seul peuple.

NON

11. Non à la soumission, criez.
12. Non au désespoir, criez.
13. Non à la capitalisation, criez.
14. Non à la disparition des peuples autochtones, criez.
15. Non à la barrière des langues, criez.
16. Non à la classification des peuples, criez.

CONTRE L'ABATTAGE SAUVAGE

17. Arbre feuillu, comme un père de famille, tu étends tes bras pour protéger ta progéniture, lance ton cri contre l'abattage sauvage.
18. Platane ornant les boulevards, toi qui as vécu avec les riverains, des années durant, au boulevard Carnot, lance ton cri contre l'abattage sauvage.
19. Arbre, toi qui étais le refuge des écureuils, lance ton cri contre l'abattage sauvage.
20. Platane, toi qui faisais de l'ombre aux passants, lance ton cri contre l'abattage sauvage.

TOMBEZ

21. Enfermements, lieux de privation des libertés, tombez.
22. Barrières entre les familles, la société, tombez.
23. Enchaînements, entraves, tombez.
24. Peurs des autres, tombez.
25. Portes accueillantes, ouvrez-vous.
26. Familles d'accueil, ouvrez-vous.
27. Jardins de cocagne, ouvrez-vous.
28. Jardins où fleurissent l'écoute, le don de soi, fleurissez.

REMPART

29. Délimite ton terrain! Affirme-toi *Khouia*, la porte qu'on t'offre est une brèche glissante!
30. Ne tolère pas ! Celui qui te définit, il te tue !
31. Sans réserve étends-toi. Tes ramifications sont d'or, elles sont nourriture pour la terre !
32. Tu es la graine mutante envoyée par les vents ravageurs, tu te poses et tu t'implantes !
33. Tu es la graine, tu n'es donc pas le désespoir. La vie c'est toi ! Ne renonce pas !
34. Ne te planque pas ! Arbore l'étendue de tes ramifications ! Eblouis-nous de ta splendeur !
35. Inhadh ! Lève-toi ! Libère le verbe et va semer ta présence ! Inonde le monde car tu es la voie, tu es le pont qui nous emmène plus loin que nous-mêmes !
36. Inhadh ! Et ne lésine pas sur les moyens ! Déploie tes ailes et vole plus loin que l'horizon acerbe et futile.
37. Existe ! Remets en cause toujours ! Vole plus loin ! Au-dessus de nous, au-dessus de toi ! Aïch ! Aïch et vis bien en voyageur libre !
38. Aïch ! Si tu n'es pas la mort, tu es le poing qui se tend, le glaive qui s'abat pour faire jaillir de la terre la vie ! Aïch ! C'est toi le moteur !

DESTINE-TOI

39. Egrène l'inconnu et établis-toi, étends tes couleurs ! Sois l'Étendard et le Propos !
40. Choisis ta terre, sois ton propre horizon, toi qui fus plus bas que terre, élève-toi au-dessus des miradors !
41. Je te veux conquérant, Inséminateur d'un monde sans fin !
42. Abats tout paramètre, élève tes propres remparts pour protéger cette folie fertile qui est en toi !
43. Bats-toi et ne fléchis pas, lutte pour ta folie, elle est l'âme salvatrice de ce monde ! Elle est sa liberté et son essence !

REFUGE

44. Etablis-toi ! Le sentiment débordant, la colère rentrée et le buste droit ! Jette l'encre là et ne te défile pas !
45. Pense à la *famila*, dénoue tes liens et tends la main, entoure-nous de ton amour ! Car tu es le vaisseau alors glisse sur les flots mortifères, glisse et libère-nous !
46. *Houm ! Houm !* Loin, loin devant toi, indique-nous le chemin d'un monde inventé par tes soins !
47. *Houm !* Aie l'errance assassine et sois précis sur le degré de ta confusion !
48. *Ma temchich et édjri !* Mais fais-le vite, plus vite que tous les courants qui défont et refont toute vie ! Cours et ne

t'arrête pas ! Emmène-nous avec toi ! Tu es le refuge.

#8. Lectures de la ville

*Ici, quand on s'étonnait de ce rituel auquel
ils ne prêtaient plus attention, ni de cette
étrangeté qu'était de vivre sous les morts, ils
vous regardaient tout surpris, s'étonnaient
que nous n'ayons pas eu, pour nos propres villes,
la même idée si simple.*

François Bon, *De pourquoi ces morts sur les toits*

IL Y A, si on aime les balades incertaines, un lieu à Belle-Beille romantique à souhait : c'est l'étang Saint-Nicolas, avec tous ces oiseaux, cette floraison volatile qui chante la venaison joyeuse en toutes circonstances. Eh bien, il me vient une idée : ériger un comité afin de reconsidérer notre quotidien de terriens atterrés par le quotidien justement.

L'idée c'est de trouver un lieu approprié afin d'y déverser toutes nos pensées trop volumineuses ou des émotions trop sombres aptes à déborder sur les plates-bandes de tout un chacun et de tout le monde. Une pollution quelque peu néfaste, dangereuse à long terme pour notre équilibre mental et nos rapports humains, sans oublier la mise à mort de toute poésie, de toute fantaisie. Exit le désir de philosopher, de faire le zouave, de végéter, tous les moyens d'évasion en voie de disparition à cause de cette pollution latente et très dévastatrice.

C'est donc pour toutes ces raisons qu'il est plus qu'urgent de trouver un lieu déversoir pas trop regardant mais tout de même élégant et discret pour toute âme en mal d'expression. A Saint-Nicolas on peut pérorer, s'esclaffer, courir comme un dératé, chanter, hurler, ululer, faire le pantin, désarticuler ses pensées, les aligner, une à une, ou les noyer tendrement dans l'étang.

On peut pleurer doucement, se taire bruyamment en tapant du pied par exemple.

On peut aussi se donner la main ou l'amour ou les deux en même temps.

Ou tout simplement lâcher prise avec fracas, tout est permis sauf la violence envers les végétaux, les animaux et entre semblables.

La seule devise étant de s'exprimer, s'exprimer jusqu'à plus soif afin de désencombrer le monde de toutes ces pensées volumineuses et denses, trop lourdes à porter.

Une vraie respiration, une libération de l'esprit, à heure fixe bien sûr, pour ne pas déranger toute autre forme d'expression des végétaux, des animaux.

Comme consigne : ne pas les effrayer, éviter de vouloir concurrencer le chant des oiseaux, plutôt essayer d'en préserver l'essence.

Il a été réalisé un essai cet été avec un panel de volontaires et nous constatons déjà tout les effets positifs de cette expérience. Les personnes sont plus calmes, plus affables, plus respectueuses envers ce qui les entoure.

Il est question d'une possible implication des autorités dans le bon déroulement de ce projet d'ores et déjà très prometteur. La presse s'y intéresse de près, il est question de « révolution sociétale », de nouveau mode de vie, il est même question de

reboucher le trou si controversé de la sécu.

Et pourquoi pas un jour, les gens de nouveau se parleront, pourront se toucher, se souriront à nouveau, seront plus détendus grâce à une idée simple qui ne coûtait rien à personne, une idée toute belle-beilloise, à l'image de ce quartier, généreuse et débordante d'humanité.

Un projet, un lieu baptisé par ses habitants *le Consommoir de la pensée* dans un premier temps, puis réduit pour des raisons toutes pratiques à *Consommoir* plus simple à retenir, et, vous l'aurez sans doute compris en opposition au mot *Consommation*, à l'esprit légèrement contestataire.

J'AIME ce moment où l'on se prépare à partir pour notre randonnée hebdomadaire. Retrouvailles - nouvelles de la semaine écoulée - l'amitié qui nous rassemble est comme un ciment qui donne à nos vies une stabilité.

- où va-t-on aujourd'hui ?

- Vers l'étang Saint Nicolas. C'est si beau et c'est un lieu apaisant !

Les conversations vont bon train. Le partage de la vie ordinaire quoi. Et puis, pas loin de notre chemin de randonnée, cet espace appelé *Monument aux fusillés*. Ces noms inscrits sur le marbre nous rappellent à la réalité d'un monde dont on n'a jamais pu extraire la violence. Pour la plupart ces fusillés, les rues de Belle-Beille portent leur nom.

Ces « fusillés » devaient être comme nous ; des gens ordinaires, préoccupés de leur santé, de leur famille, de leur travail. Et puis, une fin tragique. L'inexorable engrenage de la mort.

Continuant la randonnée avec tous mes amis, ces « fusillés » envahissent mes pensées. Ils me parlent. Ils nous parlent. Ils nous disent que la vie ordinaire prend couleur d'extraordinaire quand l'amitié, la simplicité, la bonté, le respect de l'autre dans sa dignité viennent parsemer le chemin de nos vies.

Fusillés d'hier, Fusillés d'aujourd'hui, le message devrait être clair pour notre humanité : si on peut fusiller les hommes, on ne fusille jamais la vie !

#9. Je me souviens

*346. Je me souviens de « La pile
Wonder ne s'use que si l'on s'en sert ».*

Georges Perec, Je me souviens

Francine Anzala, Thomas Charlot,
Moktaria Djorf, Pénélope Lamoureux,
Angélique Pavot, Daniel Richard

JE ME SOUVIENS du quartier «le Raizet» où j'habitais.

Je me souviens de cet ensemble, près de la voie ferrée, séparé par le canal.

Je me souviens des locomotives qui transportaient la canne à sucre.

Je me souviens du signal sonore de chacun des trains qui annonçait leurs arrivées.

Je me souviens qu'ils avaient tous un nom «dégagé», «katèr».

Je me souviens des gardiens qui se cachaient dans les tas de cannes pour empêcher les intrusions qui mettaient à mal la récolte.

Je me souviens de la douleur que nous avions quand on recevait sur les jambes les bouts de canne lancés par les gardiens.

Je me souviens de l'ambiance qu'il y avait.

Je me souviens des cris des bagarres dans les foyers.

Je me souviens des punitions collectives quand on avait désobéi.

Je me souviens de la rentrée des classes sous la pluie.

Je me souviens des odeurs de bonnes nourritures.

Je me souviens des récompenses pour un bon travail effectué, mais aussi des punitions pour le contraire.

Je me souviens des inondations, l'eau qui avait débordé de la digue.

Je me souviens de la séparation douloureuse de nos parents.

Je me souviens du déménagement.

Je me souviens de ce nouveau quartier presque dans la campagne.

Je me souviens de ce champ de goyaviers où on passait le temps à cueillir les fruits.

Je me souviens de ce champ qui servait aussi pour déverser les «tinettes».

Je me souviens des piqûres des guêpes qui faisaient barrière à la cueillette.

Je me souviens de mon père qui nous rendait visite quelquefois en cachette de ma mère.

Je me souviens des goûters pris avec mes frères et les petits voisins dans la cour.

Je me souviens de l'ensemble des cases en bois.

Je me souviens des parpaings sur lesquels les maisons étaient montées.

Je me souviens du jour où j'ai appris mon départ vers la métropole.

Je me souviens des «au revoir».

Je me souviens de ce grand paquebot qui nous aida à faire la traversée.

Je me souviens de ce bâtiment flottant, sortant pour moi de l'irréel.

Je me souviens du séjour royal, dans les chambres, sur le pont.

Je me souviens de cette fête de Noël avec le capitaine.

Je me souviens du froid qui me figeait sur place à l'approche des quais du Havre.

Je me souviens de cette blancheur qui transformait tout le paysage.

Je me souviens des trains qui nous emmenaient vers d'autres lieux.

Je me souviens qu'ils étaient différents.

Je me souviens des tunnels.

Je me souviens des bruits, des odeurs différentes de la cuisine de « Bonnanman».

Je me souviens de cet immeuble en bois où les WC se trouvaient sur le palier, un étage en dessous.

Je me souviens de cette tante dont j'ignorai l'existence.

Je me souviens du séjour que l'on fera mon frère aîné et moi à Paris, le vieux Paris, comme ils disent.

Je me souviens de la rentrée scolaire que nous ne ferons pas.

Je me souviens des difficultés qu'a rencontrées mon père fonctionnaire de son état, pour son logement.

Je me souviens de ce cousin qui vivait chez la tante.

Je me souviens des visites du quartier, nouveau pour moi.

Je me souviens de cette grande dame.

Je me souviens de la tour Eiffel tant vue en rêve.

Je me souviens de l'Arc de Triomphe.

Je me souviens des récits que faisait mon père en marchant, il était très cultivé.

Je me souviens du nouveau départ.

Je me souviens de cette différence 1ère classe, 2ème classe.

Je me souviens du quartier de Garges-lès-Gonesse où j'étais scolarisée.

Je me souviens de mon surnom «Blanche Neige» dans le collège.

Je me souviens des difficultés rencontrées, j'étais la seule noire dans ma classe.

Je me souviens des blagues qui pour moi n'étaient pas bonnes.

Je me souviens de ce grand tapis que mon père avait pris le temps de confectionner avec de tout petits bouts de fils.

Je me souviens de mon premier film «Orphée Nègre» diffusé au sein de l'école un après-midi.

Je me souviens de ce nouveau départ.

Je me souviens de la vie aux Antilles.

Je me souviens de ce départ en avion.

Je me souviens des lourdes valises que l'on portait, ma fille et moi, dans les bouches des métros.

Je me souviens des difficultés pour les changements de directions, de correspondances.

Je me souviens de notre arrivée sur Angers.

Je me souviens de l'accueil d'un agent qui avait déjà voyagé aux Antilles.

Je me souviens du plan Vigipirate, qui nous empêchait d'utiliser les consignes de la gare.

Je me souviens du chauffeur malveillant du bus n°1 pour Belle-Beille Université.

Je me souviens de l'agent d'accueil de l'université qui nous entraîne dans divers bureaux pour l'inscription.

Je me souviens de ces énormes bâtiments, les tours.

Je me souviens de cette usine «Bull».

Je me souviens de l'avenue Patton.

Je me souviens de ces tours qui seront détruites plus tard.

Je me souviens des habitants du quartier, accueillants.

Je me souviens de ces lieux de vie où l'on peut venir faire la lessive, une activité, prendre le café.

Je me souviens des bus en accordéon qui emmènent les étudiants.

Je me souviens de la construction du «Resto troc» face à l'appartement de ma fille, rue Boisramé.

Je me souviens des visites des copines de ma fille dans la

résidence la Dauversière, détruite aujourd'hui.

Je me souviens des activités que menait ma fille au centre Jacques Tati où elle a laissé de bons souvenirs.

Je me souviens de la piscine où ma nièce donnait des cours de natation, elle qui faisait partie d'un club de natation synchronisée.

Je me souviens le bac à sable, derrière le "bloc", les "hélicoptères" tournoyants et virevoltants qu'on trouvait au pied des arbres, là-bas derrière, un bout de forêt à explorer.

Je me souviens "les 2 chevaux verts sans retouche", les "rapporteuses à paquets sans ficelles", le marchand de sable et les ghouls de mon enfance.

Je me souviens Emile, bourré comme un coing, à râler sous la cage d'escalier, son matelas de fortune niché près des poubelles, et nous gênés de le retrouver là.

Je me souviens les mobylettes, à pétarader toute la journée, à descendre et à remonter la rue Renaud de Bourgogne, pendant que nos paternels s'en allaient trimer à la fonderie Peugeot.

Je me souviens de papa, rompu à l'usine, sur sa 103, la mine grise et renfrognée, sonnait le glas de l'insouciance, qui s'épanchait sur sa journée en 2 et 3 « huit ».

Je me souviens du bus qui nous transportait hors des frontières de mon quartier, La Chiffogne, et La Citadelle comme un rempart de château.

Je me souviens Place du Marché Diderot, le bureau de tabac et ses bonbons : les bâtons de réglisse et les boules de mammoth, les coquillages sucrés, les sifflets gourmands. Les malabars-tatouages baveux et les sachets de poudre pétillante, les Gauloises et la Caporale coupée fine pour papa.

Je me souviens Mr Boulard et le gymnase Jean Moulin, Mr Boulard vraiment pas commode à nous rappeler les règles tout le temps, le regard prêt à nous serrer.

Je me souviens, le gros Alain avec son gros chien, un Berger Allemand, à se pavaner, la bedaine à l'air, pour narguer Nono, son rival de toujours, à cause de Marie-Josée, la bombe du quartier.

Je me souviens de ma première sortie cinéma avec l'école, les sièges en velours, *La guerre des boutons* et aussi *E.T.*, *Le retour du Jedi*, tous les bambins soudain calmés, même Nauffel, interdit, totalement assommé par le spectacle.

Je me souviens Nono, Mahfouf, "Chaussette" et Jean-marc, à rafistoler les bécanes de toute la Chiffogne, loin de

la flicaille, dans une cage d'escalier, quelque-part.

Je me souviens de la Maison De l'Enfant, les kermesses et les bagarres, la famille Sioud qu'on disait "Sioux" parce que fallait les respecter eux les caïds du quartier.

Je me souviens la boîte de tampons à Noël, les images et la leçon de morale, Mme Chavey à l'affut.

Je me souviens Mr Viénot qu'on appelait Pinocchio à cause de son pif et parce que ça tirait les oreilles très fort! Mr Viénot et ce qu'il m'a dit, ce qu'il m'a offert, le monde et le rêve à jamais posés dans mon cœur.

Je me souviens Mme Lucan, toute blanche et toute tendre, la douceur même tendue sur nos tignasses de marmaille du quartier. La petite et la grande école, ma statue "tigre contre serpent" accolée à la grille, pour toujours en mouvement dans ma tête.

Je me souviens du "Suma", de "Mammouth" et du "Ravi", et nous fébriles devant tant d'étalage, complètement débauchés devant tant de jouets, de bonnes choses à manger posées là pêle-mêle, si accessibles devant nous sans défense.

Je me souviens la Renaud 18, le porte-bagage et mes vacances, le goût des saisons, du soleil et de la mer. Je me souviens, mes premières pièces, 1 franc cinquante, pas plus, une fortune ! Le marchand de glace ambulant nous rendait complètement fous.

Je me souviens de la bibliothèque de l'école Victor Hugo inaugurée l'année 85 et le collègue Guinemert ou c'est sûr je n'irai jamais, mes douze ans embarqués pour l'Algérie cette année-là.

Je me souviens la J9, tous nos bagages et le laborieux de nos préparatifs, ma mère à cran et papa tendu, concentré, sentencieux.

Je me souviens en terre d'Algérie, les architectures et les saisons curieuses et partout la chaleur écrasante, épuisante, aliénante.

Je me souviens comme d'un tourbillon m'emportant loin de moi ou si près, je me souviens en décalage tout le temps, ma carcasse exilée, et l'odeur du jasmin, la pesanteur marine écorchant ma mémoire.

Je me souviens les rues, les transcriptions, toutes les impressions, de jours en jours plus familières. Je me souviens de la peur de ne pas comprendre ou de comprendre quelque fois, en otage à notre insu.

Je me souviens de ce qu'il ne fallait pas dire, avancer pas à pas, aux aguets toujours afin de me préserver

l'entendement.

Je me souviens le marché couvert, l'humour commerçant, Baba Ali et sa poissonnerie malodorante me donne la nausée, les boutiques aux épices, le parfum du Ramadan à nos portes.

Nos rires de collégiens, les bonnes farces, un bout de sardines collé au fondement de la prof d'anglais qu'on aimait pas, on la trouvait trop guindée celle-là, à nous prendre de haut un mercredi matin.

Je me souviens, les cours d'histoire, les profs sympas nous dévoilaient des vérités à mi-voix, la corruption et la censure. Mr Yousfi, prof de philo palestinien, de physique égyptien et mon prof de math; maître de l'olive, place du marché, tous les vendredi matins, à nous corriger nos "exos" de math pour préparer le bac entre deux ventes d'olives à tajine.

Je me souviens des manifs de lycéens, et nous totalement grisés, les journaux libérés soudain, les représailles contre ceux qui avait osé.

Je me souviens, le président à la télé. Tout le monde galvanisé par le changement, et nous emportés par l'histoire, par ce pays qui allait changer pour je ne sais quoi.

Je me souviens tout un peuple en mouvement, pour voter un autre monde, espérer un avenir plus serein.

Je me souviens les bancs de la fac, à Oran. Avec ma soeur, des perspectives s'offraient à nous, de découverte et de liberté.

Je me souviens, les premiers attentats, et nous la peur vissée au ventre à chaque fois que nous faisons le trajet pour nous rendre à la Cité U? Nous craignons les faux barrages de militaires, on sentait l'odeur du sang.

Je me souviens les portes marquées de croix assassines pour signifier le trépas de ses occupants. Je me souviens de papa, pourtant d'ordinaire si stoïque, trembler de peur d'être égorgé un soir de course de taxi Oran-Mascara, vers le virage Diblino.

Je me souviens de ta mort papa, comme d'une désertion, d'un AVC et je n'étais pas là. Tes pieds si beaux, dépassants de la serviette fleurie de maman. Cet instant si solennel et néanmoins ridicule de motifs kitch, à espérer vainement couvrir ton corps si grand à mes yeux.

Je me souviens du silence, ma tête en récréation, mon âme en jachère, le tourbillon las devait jeter l'ancre et me ramener à moi, le grand voyage du retour.

Je me souviens Alger, l'hôtel miteux, toi et moi, troublées

de se trouver là, à la veille d'une renaissance, l'ambassade de France. Une dernière signature, un ultime tampon et la débâcle !

Je me souviens l'aéroport Charles de Gaulle, moi, l'estomac noué, les yeux plus gros que le monde, en stationnement à Gare de l'Est.

Je me souviens Montbéliard, minuscule, un brin différente, ne me reconnaît pas, moi son produit, sa propre progéniture.

Je me souviens, les déboires, la déception, ma hargne et mon réveil, l'instinct de survie acéré et mes retrouvailles enfin, une autre danse, un vent qui m'emportait ailleurs.

Je me souviens du jour où, assis à la porte de notre maison, je voyais les chars américains défiler sur la route. Les soldats nous lançaient des « chwingum ». C'était magique...Libération...Avenue Patton à Belle-Beille !

Je me souviens des tickets de rationnement après la guerre.

Je me souviens où, pour la première fois, nos parents nous ont emmenés, avec mes frères et sœurs, passer une journée au bord de la mer.

Je me souviens où, dans mon village, le garde-champêtre sonnait une cloche et annonçait les nouvelles.

Je me souviens du jour où, pour la première fois, j'ai vu quelqu'un conduire une 2 CW.

Pensionnaire au collège, je me souviens des films de Charlot, Laurel et Hardy. Bouffées d'évasion et de détente dans un univers un peu carcéral.

Je me souviens des aventures de *Sylvain et Sylvette* dans un journal pour enfants, journal que nous attendions avec impatience chaque semaine.

Je me souviens du jour où, faisant mon service militaire en Algérie, à la frontière marocaine, nous voyions défiler l'armée de libération algérienne, réfugiée au Maroc.

Je me souviens de cette nuit où, à la télé, nous avons vu l'homme faire ses premiers pas sur la lune.

Je me souviens du jour et de l'heure où, là-bas en Israël, nous avons passé le check-point près du mur qui sépare Bethléem de Jérusalem.

Je me souviens du jour où, après une formation, je me suis retrouvé tout seul en face de mon ordinateur.

Je me souviens de notre arrivée au Mont St Michel, après 15 jours de marche avec mes amis.

Je me souviens du bruit des vagues.

Je me souviens des dimanches devant la télé, les vidéocassettes.

Je me souviens d'étendues de savanes.

Je me souviens des oursins ramassés délicatement au creux de la paume.

Je me souviens des bd, des albums, de mon premier *J'aime lire*, des *Larousse*, des encyclopédies.

Je me souviens du trajet en car jaune. L'attente à l'arrêt de bus.

Je me souviens de la route qui emmène dans les hauteurs de l'île.

Je me souviens des étés abondants en fruits.

Je me souviens du premier portable, avec la fonctionnalité radio.

Je me souviens de gens charriant leur vécu.

Je me souviens du cinéma en 3D.

Je me souviens des ventes à domicile *Tupperware*. Des gâteaux qu'on faisait lors de la démonstration.

Je me souviens de mon premier portable, de marque *Sendo*

Je me souviens de mon premier lecteur cd, l'avènement du disque.

Je me souviens de dimanches, de longs weekends à enregistrer sur cassette des chansons d'une autre génération, *La groupie du pianiste*.

Je me souviens de l'achat de ma première guitare.

Je me souviens des disques platines gardés précieusement dans la cantine bleue de mon père. Bob Marley et les Wailers, Jimmy Hendrix.

Je me souviens de l'appareil photo de ma mère, les premiers polaroid, les pellicules et les tirages photo au supermarché d'à côté.

Je me souviens de la colle Cléopâtre dans les pots orange fluo, qui sentait bon, que les camarades mangeaient en classe.

Je me souviens des feuilletons télévisés avec ma grand-mère, *Amour, gloire et beauté*, *Les feux de l'amour*, *Dallas*. Je me souviens des génériques.

Je me souviens de mon arrivée dans la capitale, mon ignorance de la ville, des transports en commun, du bruit, de la foule, de personnes venant de tous horizons.

Je me souviens de ma première année à l'université, mon premier logement, une chambre au Crous, 9m²

Je me souviens des trajets en bus, des différents dialogues en langues malgaches, créoles, arabes etc.

Je me souviens d'immeubles gris et tristes, de l'absence de jardin, de coin extérieur.

Je me souviens de mon arrivée à Angers, échouée sur le bitume de la gare St-Laud. Valises en main, ville à apprivoiser, bus en accordéon au trajet incessant.

Je me souviens de la ligne 4, desservant l'université d'Angers.

Je me souviens des gens qui regardent et ne regardent pas les autres usagers du bus.

Je me souviens de rues vides, en travaux, de l'air glacé.

Je me souviens du centre-ville d'Angers, rempli de magasins, de gens, de personnes se croisant sans se voir, se connaître.

Je me souviens de personnes bienveillantes qui m'orientent vers le centre Jacques Tati.

Je me souviens quand mon frère apprenait à faire du vélo dans le jardin.

Je me souviens du portail blanc de notre première maison.

Je me souviens des moules-frites du restaurant de ma tante, en Vendée.

Je me souviens du poids des cartables à l'école.

Je me souviens du trajet dans les rues de Blaison pour aller à la cantine.

Je me souviens du cerisier voisin qui donnait dans la cour de l'école.

Je me souviens du premier enterrement dans l'église de Blaison.

Je me souviens de mes cours de guitare en stage d'été, en Auvergne.

Je me souviens du chant des mouettes sur les plages de Vendée ; d'où le surnom de ma tante « môme aux mouettes ».

Je me souviens que je n'aimais pas les champignons à la cantine

Je me souviens de mon frère en train de pleurer devant *Le Roi lion*.

Je me souviens de l'appétit de mon frère petit devant un plat de spaghetti bolognaise.

Je me souviens quand je séchais les cours pour aller voir des films au Gaumont Variété.

Je me souviens quand le prix des tickets de bus coutait moins d'un euro.

Je me souviens quand je bêchais avec mon père dans le jardin.

Je me souviens quand je suis arrivée à l'aéroport du Caire et de la foule.

Je me souviens du bruit des klaxons et des routes sinueuses.

Je me souviens des bateaux de marchandises entrant dans le canal de Suez.

Je me souviens de la chaleur de l'Egypte.

Je me souviens quand la révolution égyptienne a bien eu lieu.

Je me souviens du vieil Eldora-Cinéma.

Je me souviens de l'âme des spectacles d'autrefois.

Je me souviens de l'odeur du pain cuit au Bazar.

Je me souviens de l'entrée de l'armée dans la ville.

Je me souviens des habitants aux balcons qui regardent.

Je me souviens des chants des manifestations.

Je me souviens du trajet du retour à Charles de Gaulle.

Je me souviens de Yousry Nasrallah à Nantes au Katorza.

Je me souviens que je voulais tenir une caméra.

Je me souviens de *Titanic* et *d'Aviator* au cinéma.

Je me souviens d'*Il était une fois l'Orient-Express*.

Je me souviens des cafés d'Algérie.

Je me souviens des rues escarpées, de la rue Didouche Mourad.

Je me souviens de « ce que le jour doit à la nuit » pour reprendre le titre du film.

Je me souviens ne pas aimer le goût des croissants à Alger.

Je me souviens des ruines de Tipaza et des singes dans les forêts de Béjaïa.

Je me souviens espérer la paix.

Je me souviens de la guerre à la télé.

Je me souviens des bougies place du ralliement.

Je me souviens des veilleurs de Rouchy.

Je me souviens du petit film tourné cet été dans les rues de Belle-Beille.

Je me souviens de la vue sur l'étang Saint-Nicolas de mes fenêtres.

Je me souviens des travaux et des bus difficiles à trouver.

Je me souviens de la lavande du boulevard Bossier.

Je me souviens du bruit du vent dans les arbres.

Je me souviens de mes souvenirs vécus.

Je me souviens de mes échanges avec Hamad sur son film.

Je me souviens qu'au Soudan, on dort dehors pour compter les étoiles.

Je me souviens que « compter les étoiles » dans son pays veut dire tomber amoureux.

Je me souviens avoir traversé Belle-Beille pour la première fois en manifestant contre le CPE.

Je me souviens de puzzles de 10000 pièces.

Je me souviens de Neil Young le dimanche soir.

Je me souviens des pis noirs de la vache

Je me souviens des cabanes construites, détruites, reconstruites, laissées à l'abandon.

Je me souviens d'une guitare électrique Squier Stratocaster blanche et noire.

Je me souviens de la mort de Carlo Giuliani.

Je me souviens des châtaignes bouillies plongées dans le lait froid.

Je me souviens de l'ancien cinéma de Belle-Beille.

Je me souviens de l'expulsion du squat des migrants rue Lionnaise.

Je me souviens des cafés turcs sur le toit des immeubles palestiniens.

Je me souviens des gouges de linogravure sur la table basse.

Je me souviens d'un labo photo argentique.

#10. Six fois l'évènement

QUAND j'étais à l'école, je pensais que la grande difficulté c'est de faire mes études. J'imaginai que je pourrai tout savoir à l'école ? Mais après avoir fini mes études, j'ai découvert que la vie et le savoir sont en train de commencer. Le savoir n'est pas comme j'avais pensé.

Je me souviens quand j'étais à l'université, je consacrais tous mes efforts pour réussir à comprendre, faire mes devoirs et passer mes examens. Après avoir fini mes études, j'ai découvert que la vie sociale, professionnelle et publique n'ont rien à voir avec tout ce que j'avais étudié.

Apprendre des langues hors leur environnement c'est comme on essaye d'assembler des parties fragmentées pour construire une chose que nous ne le savions pas avant. On ne peut pas apprendre une langue morte, hors sa culture, environnement et communauté.

Apprendre à faire des choses sans les pratiquer (la théorie) est la partie la plus facile et la partie qui est de moindre importance. Savoir faire les choses en pratique est parfois suffisant, au contraire le savoir en théorie n'est pas suffisant. Plus j'acquiesçais des informations et du savoir, plus je découvrais les ignorances que j'avais avant. Et en plus, je découvrais mon peu de connaissance et qu'il existait des vastes espaces que j'ignorais.

ALLEZ, VAS-Y, lance-toi ! N'aie pas peur !

J'étais en vacances dans les Alpes suisses avec des amis. C'était pour moi une de mes premières randonnées en montagne. J'avais de la peine à grimper et mes amis m'avaient largement devancés. Et puis sur le parcours, se présente à moi ce qu'on appelle une moraine, c'est-à-dire un étroit couloir laissé par un glacier : on ne peut y marcher qu'une seule personne à la fois et de chaque côté c'est le vide. Mes amis, à l'autre bout de ladite moraine, m'encouragent de leurs appels : « *Allez ! Vas-y ! Lance-toi ! N'aie pas peur ! Fixe seulement le fond du précipice ! Tu dois y arriver !* » Franchement, je leur en voulais de ne pas m'avoir attendu - je me parle à moi-même : « *Non, ça je ne pourrai pas* ». Quand j'évoque ce souvenir, c'est comme si mes jambes se mettaient encore à flageoler. Les appels des amis se renouvellent et je me lance pour ne pas perdre la face. Je ne me rappelle plus de la traversée, mais ce dont je me souviens c'est l'arrivée près des amis. Un immense soulagement. J'avais dominé ma peur. Oh ! bien sûr, je ne me prenais pas pour un héros, mais j'étais quand même fier de moi.

« *Allez ! Vas-y ! Lance-toi ! N'aie pas peur !* » - Ces paroles me reviennent en force lorsqu'au cours de ma vie l'on m'a demandé de prendre des responsabilités. Je n'ai pas trop confiance en moi et mes jambes flageolent comme pour traverser la moraine. « *Non, ça je ne pourrai pas.* » - Et puis y aller quand même. Faire confiance à la vie, même si la confiance n'est pas en moi... La traversée de la « moraine » se fait malgré tout. Sentiment de m'être enrichi. Je ne suis pas un héros, mais je suis quand même fier de moi.

« *Allez ! Vas-y ! Lance-toi ! N'aie pas peur !* » - Ces paroles résonnent encore en moi, lorsque je croise sur ma route une personne jusqu'alors inconnue. Pour tisser de vraies relations, il faut risquer quelque chose de soi. Ne pas en rester à parler de la pluie et du beau temps. Il faut se lancer et dire ce qui nous anime, nos propres convictions, notre conception de la société. Et puis le bonheur d'avoir noué une véritable amitié, qui réchauffe tellement le cœur. La traversée de la « moraine » s'est accomplie. Sentiment d'être gagné par une véritable joie. Je ne suis pas un héros, mais je suis quand même fier de moi.

« *Allez ! Vas-y ! Lance-toi ! N'aie pas peur !* » - Ces paroles se font lancinantes, lorsque l'ami très cher, se sentant en fin de vie, demande que je lui rende visite. « *Non, ça je ne pourrai pas. Trop c'est trop. C'est au-dessus de mes forces* ». Et pourtant on ne peut pas reculer, même si le vertige nous prend. Et puis ce sentiment de délivrance. Les masques ont tombé. C'est le cœur à

cœur. Le vrai de la vie. Ce sentiment d'éternité. Je ne suis pas un héros, mais je suis quand même fier de moi.

#11. Logique des sensations

*Les mots pourrissent à l'appel inconscient
du cerveau, tous les mots pour n'importe quelle
opération mentale, et surtout celles qui
touchent aux ressorts les plus habituels, les plus
actifs de l'esprit.*

Antonin Artaud, L'Ombilic des Limbes

UNE OMBRE rouge se dessine à l'écran d'une désillusion, rien d'autre - rien d'autre qu'une veine qui se contracte - immolé l'instant là - le coeur brulé à en crever - le cerveau braqué et le muscle froid - minute interminable qui prend le dessus et anéantit toute conscience de soi - c'est le pas, c'est une danse qui cadence l'idée d'être là - il y a le flux qui ne bouge plus - qui bloque toute mécanique et tue le verbe - qui aurait pu sauver ou pas cet instant là - ce n'est rien, ça ne vaut rien - qu'une ombre se profile pour casser le temps d'une vie posée là - un pas, une danse balance la cadence - c'est une folie qui insinue le sens et le démolit - compresse le battement et trouble l'entendement dresse le constat d'une mise au trépas - ce sont tous les rouages qui lâchent sous la pression d'une débâcle - l'émotion sacrifiée à l'autel - la mémoire se saborde et n'amorce plus rien - c'est un tourbillon qui s'emporte et embarque la raison - une terreur qui s'empare et dépareille - l'emprise de soi - tout sens à l'agonie - au sentiment dépravé - de ne plus se sentir là - à rêver le présent - en essayer l'imposture - d'un au-delà - Fuir l'instant là - éluder ce pas - cette danse - cette cadence là - revenir à la vie - pour mourir un peu plus - mourir pour renaitre - le temps qui ne scille pas un instant - et qui s'en balance de tout ça.

PARFOIS, vous avez le sentiment d'être divisés ou d'être dans une situation de conflit entre votre esprit et votre corps. Vous avez l'impression que vous avez l'envie de faire beaucoup de choses, mais votre corps n'a pas les capacités suffisantes. Vous avez l'impression d'avoir été étendu au maximum de votre élasticité, et votre corps n'a plus de forces, même si votre esprit devient de plus en plus exigeant en termes d'avancement. L'esprit, parfois fatigué du corps, ou peut-être le contraire, le corps qui est fatigué de l'esprit, parce que le corps est toujours paresseux, n'aime que dormir et rester dans la tranquillité, *etc.*

Parfois, vous vous sentez comme si vous êtes en conflit entre les deux, quelle que soit la partie que vous choisissiez, vous serez pressés et punis par l'autre. Nous sommes toujours victimes de l'un des deux.

BIEN-ÊTRE - plénitude - une paix qui pénètre dans le corps, comme une eau qui vient irriguer un désert.

Affolement - anéantissement - jambes qui ne font plus partie du corps - sueur, qui se colle, comme un masque, sur le visage - cœur qui s'emballe comme s'il voulait sortir de la cage thoracique - et paradoxalement souffle qui s'éteint peu à peu.

Être un automate - plus de raison, plus de raisonnements - le vide, le vide - vertige qui s'acharne - nuit qui traverse les sens - le vertige qui reprend - des appels qui arrivent aux oreilles mais qui ne parviennent plus au cerveau - le vertige encore - l'écroulement - la paix qui revient.

Être encore de ce monde - être si bien dans son corps - le cœur a pris son rythme normal - le souffle devient régulier - Le corps a repris sa place - il ne domine plus - il est dominé.

#12. Voix dans la nuit

*Les mots ne viennent pas montrer les
choses, leur laisser la place, les remercier
poliment d'être là, mais d'abord les briser et les
renverser.*

Valère Novarina, *Devant la parole.*

CELA FAIT quelques minutes que l'eau du robinet ne coule plus, la porte n'est plus fermée à clef, j'ai la main tendue sur la poignée quand soudain elle s'ouvre, une collègue s'introduit subitement et referme derrière elle, je suis stupéfaite, je la regarde elle est en larmes, le lieu est petit, inapproprié, insolite, elle fond en sanglots un mouchoir à la main pour essuyer les larmes qui perlent sur son visage, elle parle avec hésitation, c'est inaudible, il faut tendre l'oreille pour comprendre, la situation est presque burlesque, cette collègue qui ne me parle pas, ne me voit pas, partage cet espace où finissent les délices de la table, elle est grosse malgré les diverses opérations qu'elle a subi pour avoir un plus beau physique dit-elle, ses seins ne sont pas proportionnels au reste du corps, je la jauge, mes yeux étonnés font le tour de sa silhouette, les manches courtes de son uniforme laissent apparaître des bras flasques avec de grosses cicatrices, on dirait une chauve-souris, elle parle en retenant ses sanglots, elle dit qu'elle en a marre, « Je ne veux plus les entendre, je ne veux plus les voir, ils sont méchants, ils ne savent pas ce que je subis, je viens d'avoir mes résultats ils m'ont encore trouvé une saloperie, ça s'trouve je vais devoir passer sur le billard, j'en ai marre, ce sont tous des cons. Je vais mettre un ticket tu vas voir, il faut que je leur dise ce que je pense, on n'a pas idée d'être aussi méchant, ils ont fait une réflexion au Motorola et je sais bien que c'est de moi qu'ils parlaient, je voudrais bien les voir à ma place, comme si c'est de ma faute, tu en penses quoi, n'est ce pas qu'ils sont cons », je ne sais pas de quoi il est question et franchement je m'en fiche, elle étale toute sa vie aux collègues et aujourd'hui elle vient pleurer vers moi, dans cet espace qui me dérange, qui n'est pas un lieu d'accueil, qui n'est pas le bureau des pleurs et qui n'est surtout pas une roseraie, elle me regarde cherchant mon approbation ou autre chose, je ne sais pas quoi dire, quoi faire, car auparavant elle ne se préoccupait pas de ma situation, elle était avec « ces cons », elle organisait même des sorties, des soirées, des moments « repas » avec eux, je n'ai toujours pas la parole, elle continue, elle baragouine, elle s'essuie le visage, elle se regarde dans le miroir placé au dessus de l'évier blanc, elle mouche, elle ouvre la porte et s'en va, je la suis, nous rejoignons sous les regards curieux des collègues nos postes respectifs.

JE TE REVOIS, tu n'arrives pas à t'asseoir et tu n'arrives pas à rester là debout. Tu es fébrile, on le voit tu trembles. Visiblement, tu crèves de ne pas les dire ces choses. On sent qu'elles te torturent, elles t'obsèdent. Je le vois, tu trépignes, comme un enfant capricieux. Ecoute-moi ! Dis-tu, il faut que je vous dise, c'est important bordel ! Regardez ! Le monde tourne mal. Regardez-vous ! Je ne suis pas fou. Je suis un prophète et je viens vous délivrer, vous sauver de vous-mêmes. Des autres aussi, Le capitalisme, les guerres, c'est l'empire du mal. C'est toute cette crasse de merde qui me bouffe le cerveau. Ca envahit tout. Ca vous envahit vous ! Des fois ça s'embrouille bien dans ma tête, mais après tout me paraît plus clair. Je suis La Lumière et mon aura rejaillira sur le monde. Comprends-le ça! C'est un miracle, disais-tu, la rage dans la voix, comme un pantin désarticulé, tes yeux brûlant de vie, tu gesticules, tu fais les cent pas. De la porte au couloir, du couloir à la porte, de plus en plus vite. De plus en plus énervé. Les joues creusées, le regard noir, le visage entièrement mangé par la colère. Bouffé complètement par la peur de l'espace tout autour. On sent l'amour et la haine qui te tuent, doucement à petit feu. Tu essaies de fuir, tendu prêt à déguerpir, tu cours plus que tu ne marches ; tu cries plus que tu ne parles. Tes vêtements, tu sembles flotter dedans, tu n'es plus en adéquation avec toi-même, quelque chose ne tourne pas rond que tu veux esquiver. Ton corps semble accuser le coup, tu n'arrives pas à suivre. Trop lourde ta posture d'ultime guerrier, dépassée par la puissance de ton message. Mais tu ne rends pas les armes, tu résistes et c'est là ta force. Tu es un gardien qui ne chôme pas, toujours aux aguets, prêt à bondir. Conscient de ton importance, en toute circonstance, c'est en mode survie que tu appréhendes ce qui te cerne au quotidien. Et comme une musique désaccordée, tu vocifères que tu n'es pas mort, que tu es un prophète venu pour nous délivrer, nous et les autres, pauvres ingrats que nous sommes à ne pas te comprendre, que tu nous emmerdes, que ton intelligence supérieure à la nôtre (évidemment !) nous emmerde, nous les vendus. Salopards de vendus finis ! Tu nous dis Merde, Merde à l'argent qui pourrit tout ! Bandes de pourris ! Toi tu es demeuré droit, tu n'a pas failli comme nous. Je suis le plus fort, disais-tu, mon coeur n'est pas mort, il est vivant d'amour. Comme une bête aux abois, acculée par l'urgence de vivre, tu voudrais être libre mais tu ne l'es pas. Nous ne l'étions pas non plus, pas assez pour te comprendre. Pas prêts à aimer ça. A aimer toute cette folie. A t'aimer toi.

C'EST VRAI que c'était l'histoire, mais c'est toujours là. Il est vrai que les gens deviennent de plus en plus modernes, civilisés, diplomatiques, polis avec beaucoup de prétentions à être humains ; mais parfois, soudainement les masques tombent.

C'est vrai que c'était l'histoire, quand ceux qui possèdent des pouvoirs, ceux qui sont très riches, ceux qui sont capables manipulent les très faibles, ceux qui vivent dans les situations vulnérables, les pauvres, ceux qui vivent dans la fragilité, dans la précarité, ils les utilisent pour leur travail, pour les servir, ils les asservissent. Mais le trop mauvais, même par les mesures de cette époque, est quand ils les utilisent comme quelque chose à vendre et à acheter.

C'est vrai que c'était l'histoire, mais ce n'est pas seulement dans l'histoire, c'est toujours là ; cela reste profondément dans nous-mêmes.

Comment cela pourrait-il être ? Comment pouvons-nous imaginer cela ? Le sentiment que vous êtes impuissants, vous êtes sans défenses ; ta dignité est profondément blessée, tu n'es rien de plus qu'une chose, n'importe quelle chose, n'importe quoi !

Quelque chose à acheter, à vendre, à utiliser ou à jeter.

Votre esprit, votre intellect, vos émotions, vos aspirations, vos sensations, votre humour, votre sentiment sont niés, ils n'ont aucun sens, ils sont inutiles, ils ne sont rien. Vous n'avez aucun droit à ces illusions. Vous voulez quoi ? Vous ne valez rien. Mais, le plus important c'est nous voulons quoi ? Nous valons quoi ? Et notre humanité vaut quoi ?

Il vaut rien.

Je ne demande que d'être considéré comme un être humain et d'être traité comme un humain.

J'AI ENVIE de parler, de crier, de dire qui je suis ; ou plutôt de dire qui j'étais, puisque la vie a pris fin pour moi : je suis dans ce qu'on appelle 'le repos éternel'. Cette envie de parler m'a toujours poursuivie en quelque sorte. Dès mes premières années d'enfance, au sein d'une famille aimante, il m'arrivait d'entendre des paroles qui me cisailaient le cœur : « *pas comme les autres, handicapée* » et moi je me parlais à moi-même : « *pas comme les autres, mais je suis moi, j'ai un cœur, un corps, un esprit* ».

A l'école, j'avais du mal à suivre. On disait que j'étais timide, réservée. Je n'avais pas de copines. Comme cela m'aurait fait plaisir de pouvoir me confier à quelqu'un qui m'aurait écoutée. Je lui aurais dit : « *Les dictées, le calcul, ça c'est trop dur pour moi. Mais, tu sais, à la maison, ma mère n'a pas à se tracasser, elle peut compter sur moi, je suis capable de faire la cuisine.* »

Malgré tout, j'ai pu travailler pendant 10 ans. Je faisais le ménage dans une maison de retraite, et toutes les fois que je le pouvais, je m'adressais aux anciens pour leur dire que j'existais. Je leur parlais à eux, pour les reconforter, pour les complimenter, mais ces paroles que je leur disais, c'était comme si je me les adressais à moi-même.

Par périodes, il me fallait aller à l'hôpital pour suivre des soins. On me faisait parler pour que je surmonte mes angoisses, mais là, curieusement, aucun mot ne sortait de ma bouche. J'étais enfermée en moi-même, prisonnière.

De retour à la vie dite normale, je reprenais ma vie, entourée de personnes qui me ressemblaient. J'étais reconnue, on me faisait confiance. Parler me faisait du bien. J'existais.

Parfois, le soir, cloîtrée dans ma chambre, il m'arrivait d'exploser et de crier vers le ciel : « *Pourquoi suis-je ce que je suis ? Je n'ai quand même pas mérité cela !* » Parler, crier me faisaient du bien.

Aujourd'hui, dans ce repos éternel, je ne peux pas m'empêcher de parler encore. Qui donc m'entendra ?

#13. L'écrivain, fictions du corps

*Quand il avait du papier et de quoi écrire,
ce qui n'était pas toujours le cas dans certaines
prisons où on le transférait, il constituait des
listes de vocables imaginaires, par exemple
des noms de végétaux, des noms de peuples
pourchassés ou exterminés, ou tout simplement
des noms inventés de victimes des camps*

Antoine Volodine, *Ecrivains*.

RASHDA ANVANI

JE L'AI rencontrée un jour entre deux stations à la gare, elle était assise en face de moi. Son comportement m'a tout de suite intriguée. Légèrement penchée en avant, le silence de ses yeux entendus, concentrés, inaugurerait un travail particulier.

Travailler le brouhaha ambiant, l'exploiter, le saisir instantanément avec précision.

Cette femme, une merveille ! Nous avons sympathisé, elle a tout de suite su que je pouvais comprendre l'importance des mots jetés ça et là, toutes ces bribes de conversations perdues, en jachère, si elle n'était pas là pour les consigner en temps réel - autant que faire se peut pour une personne humaine.

Tout. Je dis bien tout, revêt une importance capitale pour Mme Rashda Anvani. Car c'est ainsi qu'elle se présente à moi, pseudonyme ou patronyme, je n'ai jamais cherché à savoir ; J'étais dans la confiance d'un génie. Cela me suffisait, j'étais conquise.

Tout éternuellement inopiné, les bruits de pas pressés, des valises grinçant au sifflet agacé du contrôleur, les piailllements brisés des marmots énervés, le va-et-viens, la vague humaine décontenancée mais déterminée qui se déverse vite.

Les cris, les pleurs, les scènes de ménage, les chutes de voyageurs, les personnes seules, les sans-famille, les sans-vie, le nombre de pigeons pas voyageurs, les odeurs insolites, inconnues ou trop familières, les buralistes, sandwicheries et autres commerces de gares listés dans ce qu'elle nomme son *Grand Livre d'Or*.

Un bijou de précision, un style unique, réglé comme nul n'avait osé le faire avant elle, une tâche jugée impossible à réaliser.

Oh ! Bien-sûr, elle a sa technique particulière, bien rodée, unique. Précise, mécanique, à la manière d'une statisticienne. Consigner le nombre de mots, le degré de vitesse ou de lenteur, le taux d'affluence du matin au soir et du soir au matin. Tout cela décrit avec la vision panoramique d'un appareil photo, pareil, aussi net et en temps réel.

Néanmoins, malgré son impressionnant degré de précision, sa mécanique de robot, elle n'en est pas moins humaine mais à sa manière, avec ses codes, sa poésie toute personnelle. Elle ne manque jamais de donner une note de couleur aux émotions, à un jugement de valeur, des sentiments ce jour-là, des autres ou le sien, son ressenti et son approche presque sociologique de la situation, toujours en temps réel et avec tellement d'objectivité que c'en est effrayant.

Une œuvre monumentale. Sans pareille. L'œuvre d'une vie.
Bref, une manière peu commune d'appréhender le monde remuant et névrosé, celui des gares du monde entier, son sujet de prédilection.

Mme Anvani est atteinte depuis son enfance par une forme d'autisme appelée Syndrome d'Asperger, assurément la source de son génie si essentiel, si inouï.

ALBERT KOUNA

L'EAU a-t-elle un langage propre ? Possède t-elle une conscience ? L'eau est-ce un être vivant, une créature douée d'intelligence? C'est ça son œuvre, sa quête, sa chimère, son Eldorado.

L'eau, c'est le sujet ultime de son écriture, Albert Kouna en est persuadé. Il est totalement mordu, cet élément a bouleversé durablement sa vie. Car que serions-nous sans l'eau, le constituant essentiel à toute vie ? Un enjeu majeur pour la survie de toute espèce vivante.

Enfant, il se surprenait lui-même à demeurer des journées entières à observer l'eau, sa façon de se mouvoir, de capter la lumière, d'influer sur les êtres et sur toutes choses. C'est de là qu'est née son obsession : étudier le degré de sa pureté, pas seulement de manière scientifique comme on porterait à le croire. Son but est d'aborder l'eau par une approche toute philosophique, voire psychologique.

Si on considère l'eau comme une conscience, on peut accepter qu'elle possède une âme. Elle peut générer de l'émotion, exister par le sentiment, transmettre de l'information, méditer, formuler des pensées. La marge de manœuvre est colossale ; Albert Kouna en est conscient, il y consacre tout son temps avec une abnégation presque religieuse.

Il est complètement happé par l'ampleur que constitue ce projet d'une vie car si l'on comprend que l'eau crée un langage, on peut intégrer l'importance de consigner chaque consonance générée par le corps physique de cette étrange créature.

La méthode de Kouna est simple, mais seulement en apparence, il procède en multipliant les moyens d'écoute qu'il peut obtenir en se *connectant* (c'est le terme qu'il emploie) de façon médiumnique avec différentes eaux collectées pour leur degré de pureté et de réceptivité. Ce procédé lui appartient. Lui seul en connaît parfaitement les tenants et les aboutissants, il ne souhaite pas les dévoiler pour l'instant, par peur d'être importuné par la communauté scientifique qui n'entend rien à la portée métaphysique des choses.

Kouna se prétend le messager de l'eau, il en est le transcripteur, c'est pourquoi il considère son œuvre comme un tournant majeur de la littérature telle que nous la connaissons actuellement, ainsi

que de tout le champ lexical qui la caractérise, si je puis dire.
Kouna s'apprête même à élaborer un *Dictionnaire du Langage Aqua*. C'est ainsi qu'il semble le nommer pour l'instant, on verra par la suite ce que lui proposera son agent ou son éditeur.
Pour ma part, je n'ai aucun doute sur le succès littéraire de cette odyssée. Je suis une des rares personnes à pénétrer le laboratoire de Kouna. Donc je suis à même d'attester de l'essentialité de ce que j'appelle : le Chef-d'Oeuvre de Kouna.

#14. La ville sans adresse

*Il faut s'y orienter, non par le livre,
l'adresse, mais par la marche, la vue,
l'habitude, l'expérience ; toute découverte y
est intense et fragile, elle ne pourra être
retrouvée que par le souvenir de la trace
qu'elle a laissée en nous : visiter un lieu pour
la première fois, c'est de la sorte commencer à
l'écrire : l'adresse n'étant pas écrite, il faut bien
qu'elle fonde elle-même sa propre écriture.*

Roland Barthes, *L'Empire des signes*

VOIS-TU je loge dans un appartement tout neuf, tout blanc, tout clinquant. Mon immeuble on croirait un bloc deux-en-un gris et blanc, des balcons avec du lambris couleur pin sur les côtés, je suppose pour les plantes grimpantes éventuellement. Tu t'y retrouves facilement : une grande allée avec au fond les prémices d'une forêt, du vert et du marron partout. Devant une grande avenue, une grande dame, celle du Lac, grande presque inaccessible et pourtant large, accueillante, flanquée de vieux immeubles faussement rafraîchis. Ternes les jours de pluie, couleur pastel les jours d'été.

En face de toi au fond, une grande bâtisse rectangulaire imposante et légèrement incurvée. Un peu l'air d'un paquebot coincé dans la grisaille. Ne va pas jusque-là, traverse un passage pour piéton, en face un point-recyclage à grosse benne derrière un grand mur blanc délabré, des branches d'arbres débordantes dégoulinantes de fruits pourris par le temps et l'absence. Une maison longe ce mur.

À la première rue à droite tourne et va tout droit, tu te retrouves dans une rue bordée de pavillons ravissants, presque identiques. Dirige-toi droit devant, à ta gauche tu devrais apercevoir la maison musicienne à la palissade en fer forgé toute en notes de solfège.

À ce stade-là tu vas bientôt sentir les effluves d'un café-restaurant, un petit restaurant écrit en lettres rouges (me souviens plus du nom). Normalement il y a toujours un chien, le même, posté devant à renifler les gens, le geste lent, paresseux. Eh bien juste en face tu arrives pile devant un rond-point, prend la première rue à droite puis continue tout droit, tu verras de chaque côté de beaux jardins flanqués à des maisons plus jolies les unes que les autres.

Tu verras, ici le quartier se pare de ses plus belles couleurs.

Continue jusqu'à ce qu'à ta droite tu aperçoives un immeuble tout blanc strié de touches de gris, bas et tout en longueur, un bâtiment de plein pied. Là, à ta gauche une rue encore avec des pavillons qui dénotent car il sont cachés par d'imposants murs de buissons denses et remarquablement hauts.

Ne va pas par là même si cela paraît tentant, attiré par le mystère derrière la barrière végétale. Plutôt va tout droit, là, c'est en face de toi, devant, tu vois des jeux de plein-air, un petit sentier, des tables en bois semées un peu partout, quelques arbres, un semblant de collines.

C'est là que tu arrives devant un magnifique saule pleureur.

C'est là aussi que s'achève ton périple, le point d'ancrage que tu recherches. L'espace que tu convoites se trouve là devant toi avec

sa bibliothèque, son hall d'entrée tapissé d'affichages, sa salle de spectacle, le point-enfance, le point-jeunesse, à l'étage la salle de danse, de musique et le point-multimédia *etc.* Le point de rencontre de tout le quartier.

C'EST SIMPLE, tu ne peux pas te tromper - tu croises des gens qui viennent faire leurs courses au LIDL - tu avances - à ta droite, place du marché - tu entendras peut-être : « Messieurs, Mesdames, n'hésitez pas ! Aujourd'hui, c'est mon jour de bonté ! » - continue toujours à avancer - à ta gauche l'église sans style et à côté la vieille chapelle, témoin d'un passé où ce quartier n'était que des champs - prends le rond-point et carrément sur ta droite la rue toute droite - tu croieras certainement des mamans, rarement des papas, qui accompagnent leur enfant à l'école - dans la rue, à droite comme à gauche, des immeubles de trois ou quatre étages : un peu gris, ils auraient bien besoin d'être rafraîchis - avance encore et tu découvriras sur ta droite une sorte d'auberge - accueil où chaque midi de nombreuses personnes se rassemblent autour d'un repas de qualité - au rond-point, tu prends sur ta gauche et là tu arrives sur une avenue - de chaque côté de cette avenue des immeubles, certains vétustes, d'autres en rénovation - avance tranquillement - selon les heures et les saisons, tu croieras des personnes qui, depuis longtemps, habitent ce quartier et qui pourraient te raconter leur histoire - avance toujours sur cette avenue et très vite tu passeras devant une structure appelée *maison de l'étang*, sans doute en raison de l'étang St-Nicolas qui jouxte l'avenue, mais qu'on ne voit pas parce que l'avenue le surplombe - cette maison de l'étang sert aux associations du quartier - tu prends aussitôt la rue sur ta gauche et là tu trouveras de coquets pavillons - des jardinets devant ces pavillons - avance jusqu'au feu tricolore - prends sur ta gauche - avance encore - sur ta gauche, au coin d'une rue perpendiculaire, un garage solidaire - avance encore un peu et c'est là sur ta droite, le centre Jacques Tati.

#15. Haïku de la Dauversière

DU TROU de la serrure
du centre Tati
je m'évade là-bas.

Là-bas en face
c'est la Dauversière
c'est un espace.

Ancien lieu pop
lieu des étudiants,
Je reste petit.

Je guette invisible
cette vie qui n'est plus.
Ils sont passés où.

Les immeubles ont disparu.
Disparus de la vue de tous,
grands petits étudiants.

L'espace ressemble a un parcours de golf,
balles végétales
herbes folles au milieu des gravillons.

Gravillons parcourent,
se figent autour des containers à poubelles.
Délestage des habitants.

Containers entassés
marron vert pour le tri.
Le tri de la vie.

La vie de ces petites fleurs,
fleurs minuscules
accrochées.

Arbres géants
Arbres défeuillés
Arbres coupés

Mis en captivité,
grands bacs en palettes.
Décor sans vie maintenant.

Captivité du point d'eau,
bouche à incendie
grillagée comme un prisonnier.

Protection dérisoire
quand s'en va la vie
quand s'en va le vie vers d'autres lieux.

Lieux abandonnés
les populations ont fini
un désastre

Ils vont vers un lieu
vers l'avenir plus certain,
de nouveaux quartiers fleuris

Quartiers désertés.
La résistance des commerces,
auto-école agence immobilière.

Je suis invisible
mais je vois.
J'entends.

J'entends les chants d'oiseaux.
Petits oiseaux
cherchent comme moi l'âme de la Dauversière.

La Dauversière, fondateur de Montréal.
Là-bas, grands espaces du Canada ;
ici, petit espace où respire la paix.

Janvier, arbres où pointent quelques fleurs.
Derrière ces arbres, une auto-école.
Le printemps aurait-il oublié qu'il lui faut attendre
la permission de monsieur Hiver ?

Des colonnes comme dans la Grèce antique,
une voiture bleue qui stationne,
évasion - rêve - le bleu de l'océan.

Un réverbère aux bras repliés,
il nous fait signe :
Ce soir, je prendrai la place du soleil.

Les cèdres entourent la place.
Fièrement leur verdure s'élève vers le ciel,
témoins d'une sorte d'éternité

dans un monde changeant.

Plaques de mousses recouvrant le ciment.
La nature prend sa revanche
on ne peut jamais l'oublier.

#16. Métaphysique des histoires

Supposons que la création est advenue et donc que le Monde Créé est un entrepôt d'histoires ; en ce cas, ce qui me plaît bien c'est que les histoires ne sont pas inventées, mais sont le monde, rien d'autre ; le monde est fait de ficelles, non attachées ; on tire sur un bout : il en sort une mais la pelote ne se défait pas.

Giorgio Manganelli, *Eloge du Tyran*

5 MILLIARDS D'ANNÉES d'existence et voilà le vaisseau posté-
là, aux abords de la CITÉ. Posé là comme un affront.

Hier, atterrissage forcé de
l'engin, le ciel traversé par de grands flashes très inquiétants.

Au GRAND CONSEIL, c'est l'effarement, la THEORIE DES
ANCIENS COSMONAUTES évidente, ou pas, en
tout cas pas d'eau courante ce jour là.

Une chose de la vie pratique des
GALERIENS qu'il
faudra régler
impérativement, on verra pour les questions
d'ordre existentiel générées par

LE GRAND CATACYSME survenu hier soir aux alentours du dixième
quantum, a l'heure du GRAND CONSEIL. Tous récoltant à sec,
bouffés littéralement par cette vision.

Déjà le malaise était latent depuis
longtemps.

Vois LES GALERIENS plus du tout
inspirés par leur fonctions.

Ca pinaille mais ça dévore la
pitance, à tout va.

LE GRAND PRÉCEPTEUR l'avait prédit, aux alentours
du GRAND FOYER, point ou peu de GELATINIUM.

Par essence, ils ont perdu toute
leur couleur donc impropres
à la consommation.

C'est dire que la situation est grave, nous
voilà bien empêchés dans le
« renouvellement » de nos femmes et de nos
enfants.

Ici, personne veut savoir d'ou il vient, c'est la loi galérienne qui
le veut comme ça.

car il m'incombe, en bon GALERIEN de le
fabriquer de toutes pièces, bien-sûr avec le
consentement sacré du

GRAND CONSEIL DE L'ORDRE ETABLI.

C'est pour nous tous la garantie d'une vie saine, sans pollution.

Eh voilà. Le drame. Une entrave dans le
système et MERDICUS.

Les PLATANES A RETICULES en danger de survivance, écrasés par le
poids du vaisseau, douteuse machine à remettre en question
notre temps.

FICHTRE

FICHTRE

Nous voilà bien. Acculés par le viol collectif de notre
mémoire certifiée 100 % synthétique, de la
meilleure qualité jusqu'à hier soir :

LE GRAND ACCIDENT.

Disons qu'une attaque (pour sûr,
c'en est une. Et pas des
moindres !), ça justifie les grands
moyens !

ALORS LE GRAND EFFACEMENT DOIT SEVIR ILLICO PRESTO

LE GRAND CONSEIL s'y attelle déjà avec zèle et fracas.

C'est décidé, l'ANCÊTRE doit
disparaître, au sens propre comme au
figuré.

S'occuper du visuel d'abord,
exterminer les survivants, balayer
les débris, puis s'occuper du

GRAND
NETTOYAGE,
EFFACER

les mémoires.

d'existence du
RECONCILIEN, filial de
rang.

Remettre à jour le mode
GALERIEN
haut

Car L'ANCETRE est par définition : un fléau, l'antithèse de notre monde. Il menace de mettre à mal LA GRANDE PROLIFERATION essentielle à notre équilibre PASTIMONIEN.

fracassés,
d'abord, les
bientôt, et personne
souhaite formuler ça en
pensées, entre autre.)

(nous serions tous
les femmes
enfants
ne

d'une

Un monde défait, aspiré par la lourdeur destructrice
histoire réellement vécue

frémis

d'avance.

fichtre, j'en

Heureux le GALERIEN, car tu n'abdiqueras pas devant une mémoire subie, l'infamie d'un destin écrit.

RETRANSCRIPTEUR

Lève ton glaviator au concours du meilleur
tu demeureras le ROI créateur de ton histoire.

POUR PLATON, la valeur est la connaissance. Les gens commettent des crimes et des actes arrogants parce qu'ils ne savent pas qu'ils sont cruels et mauvais. Plus les gens étaient éclairés et conscients, plus leur tendance à commettre des crimes est diminuée. Pour lui, la solution est d'éduquer les gens et de les faire acquérir la connaissance. Dans l'histoire, les gens commettent des crimes, tuent, détruisent, violent sans aucun doute qu'ils font un travail gentil ou sacré. Servir Dieu, la sagesse, la vérité, l'humanité, *etc.* Quand ils commettent leurs crimes, ils ont les justifications, le logique, l'argument et ils n'ont pas besoin de conseils, d'évaluation ou de jugements sur leurs actes de la part des autres.

De l'autre côté, les gens tuent, violent, tourmentent, usent avec un plaisir interne complet, avec réelle volonté et autosatisfaction. Certains d'entre eux, parfois, lorsqu'ils repensent ou réexaminent leurs actes sont choqués. Ils ont honte de ce qu'ils ont fait. Ils ont honte de ne pas être ce qu'ils ont fait.

Ils regrettent et ils se sentent comme si l'esprit était un autre qui les guidait pour le faire. Ils pourraient dire : si nous avions déjà eu cette évaluation, nous n'aurions peut-être pas commis ces actes sans raison et sans justification. Ils apparaissent comme s'ils ont été réveillés ou retrouvent leur conscience.

La question : est-il possible de les réveiller avant ou pendant qu'ils commettent leurs crimes? Comment? Avec quels moyens si la logique et les conseils ne fonctionnent pas?

#17. Amorce du fantastique

*Le matin quand je me réveille, je trouve
juché et misérablement aplati au haut de
mon armoire à glace, un homme-serpent.*

Henri Michaux, *La nuit remue*

IL FAIT FRAIS, le coq chante cocorico et déploie ses ailes, c'est le réveil. Je suis trempée. J'ai transpiré pendant mon sommeil agité. J'écarquille mes yeux collés par la cire, je me les frotte. Je fais le tour de la petite pièce où j'ai étendu mon matelas rembourré de coton cueilli par ma grand-mère, chez qui j'ai passé la nuit.

Je me suis blottie, les jambes recroquevillées comme pour me protéger des démons, des fantômes qui hantent, qui hanteront mes nuits, qui ne sont pas si douces. Il y avait au dessus de mon lit cette dame feuillue qui me parlait, mais je ne voulais pas l'entendre de peur qu'elle ne m'entraîne avec ses grands bras tentaculaires dans un monde inconnu.

Je crois que c'est la diablesse.

Ma grand-mère m'en avait parlé dans la journée. Cette dame aux grands bras tentaculaires prenait les enfants qui n'étaient pas sages.

Je retraçais ma journée afin de conjurer le sort. J'étais quasiment sûre de ne pas avoir fait de bêtises... sauf une.

Est-ce suffisant pour que la diablesse me prenne ? Je ne pense pas, mais je n'en suis pas si sûre. J'avais volé des bonbons que ma grand-mère avait en réserve dans un bocal en verre qui était dans un gros placard en bois, et j'avais lancé des pierres sur le chien du voisin qui venait sans cesse me renifler.

Non, pas possible ! Je ne mérite pas de punition... Là c'est mon jugement...

Une petite secousse et je pisse dans mon pyjama. Je ne veux pas regarder, malgré la petite lueur qui passe au travers du drap déchiré. Mon Dieu que vais-je faire ?

Subitement le drap voltige hors de mon espace protecteur et tombe telle une feuille lourde sur le plancher en bois. Je pousse un cri et j'ouvre finalement les yeux et ma grand-mère penchée sur ma tête me dit : « Il est l'heure de se lever ». Je respire, j'ouvre bien grands les yeux et je vois un balai en latanier, sur lequel est posé le chapeau en paille troué de Man Lèlette et les battants de la porte... Voici là le compagnon de ma nuit.

CE SONT LES VACANCES, cette année les parents nous laissent, mes quatre frères et moi, chez notre grand-mère « Man Lèlette », une belle et grande femme chabine avec les cheveux mi-longs et fins. Elle habite à Calvaire, c'est un petit coin à la campagne dans la commune de Sainte-Anne, dans une case en bois, la case qu'elle a hérité à la mort de ses parents. Il y a autour un jardin, un beau jardin créole avec des fleurs, des

hibiscus, des lauriers, des roses qui sentent bon, des fleurs de canne, du thym, de la menthe, du basilic et des arbres fruitiers, des goyaves, des oranges, des pamplemousses, de la canne à sucre, des « fruits à pain », des maracudjas remplis de bourdons en cette période, des papillons avec de gros yeux qui me regardent tout le temps et des chauve-souris qui nichent dans la toiture de cette belle petite case en bois. Je les surveille, je n'aimerais pas qu'ils m'arrachent les cheveux. Mes cheveux crépus, dorés par le soleil et l'utilisation de l'huile de carapate que ma grand-mère utilise pour les assouplir. Je suis contente car ici il y a de l'espace pour jouer, pour courir et il y a aussi les cousins qui comme nous viennent remplir la maison de cris et de pleurs. A la fin de la journée, nous allons chez cousin Noiré à quelques kilomètres d'ici où là aussi nous grandissons le cercle familial. C'est chez le cousin Noiré que nous regardons la télé avec les voisins. Aujourd'hui un film qui me fait trembler de peur, c'est un film pour les grands. Sur le chemin du retour, nous avons des difficultés à voir la route qui n'est pas éclairée. Nous courrons à chaque fois qu'une voiture passe pour profiter de l'éclairage des phares.

Les plus grands font des blagues, mais moi j'ai peur et nous courrons tous quand nous voyons des ombres, quand nous entendons le bruit des feuilles agitées par le vent. Dans notre imaginaire, nous pensons à la Diabliesse et notre palpitant nous donne des ailes. Nous courons tous. Je ne serai pas la dernière. Plus jamais je n'irai chez cousin Noiré pour regarder la télé. Tant pis, je resterai à jouer à mon jeu préféré « Pichine ». C'est un jeu qui se joue avec des cailloux qu'on lance et qu'il faut rattraper sur le dos de la main et récupérer les autres tombés par terre, tantôt une série de 1, tantôt une série de 2, jusqu'à la série de 5, c'est un vrai jeu d'adresse.

ELLE EST LÀ, elle me guette. Un visage, un effroi. Le hurlement, je le sens dans ma tête. Assourdissant.

Sur le mur, les stigmates de ses émotions. Les traits sûrs et bien définis. Elle s'étend d'un pan à l'autre du mur. Les ramifications florales du papier-peint dessinent un corps, le sien.

Elle est une pieuvre qui hante mes journées. Du matin au soir et du soir au matin, elle fixe intensément ma petite personne clouée au lit par une petite maladie. On se jauge, on se croise - la fascination de l'une et de l'autre.

Je dois dire qu'on s'est appartenues dès le premier instant, comme une évidence, d'un regard qui traînait par là par hasard. Depuis je suis sa créature, exclusivement, à la folie, je me fond dans le monde qui est le sien. Mais qu'elle est belle, à traîner ses dentelles qui s'étalent majestueuses autour de moi pour me rappeler à elle, à son pouvoir, à son emprise sur moi.

Et parfois, c'est sa face que je vois se démultiplier partout, la pauvre chérie, enragée qu'elle est de ne pouvoir me posséder physiquement. Je lui signale que je la reconnais, je la reconnaîtrais entre mille. La posture précise de la figure, l'enracinement particulier de la chevelure, des roses en cascade du papier-peint un peu écorné créé la signature du regard et le rend sans aucun doute plus touchant.

Mais surtout, j'en reviens toujours à cette expression, celle qui m'avait attirée la première fois : la bouche complètement déformée par un appel qu'elle me lançait. Je ne le retrouve pas, pourtant je me concentre mais je n'y arrive pas, à le saisir, à le posséder de nouveau. Aussi, j'aimerais savoir, c'était quoi cet appel ?

Était-ce une porte, une invitation vers l'ailleurs ?

Aurais-je dû, si j'avais succombé à cet appel, me retrouver coincée à jamais entre 2 mondes, à la façon d'un passe-muraille emmuré pour toujours ; et pourtant elle me manque et je ne l'ai pas oubliée, le sait-elle seulement ?

DANS LE NOIR, l'instant d'une minute je le vois, là au fond, à droite, collé à l'armoire. Il m'observe.

Curieux, il a une jambe plus grosse que l'autre, son cou à l'air absent, il n'a pas de mains non plus.

Il m'observe, et là je le sens plus menaçant car j'ai l'impression qu'il grandit à vue d'oeil. Mais il ne fait rien.

Il me nargue c'est sûr, il sait que j'ai peur.

Tiens ? Je m'aperçois qu'il n'a pas de pieds non plus, à proprement parler. Je veux dire juste un bon gros corps posé là

sur un membre unique, épais et court. Que cette créature est étrange ! A quelle espèce peut-elle bien appartenir et que me veut-elle ? Je ne veux pas le savoir, à vrai dire, je veux juste ignorer qu'elle est là à m'observer intensément.

Je ne veux plus qu'il existe, lui le monstre caché là, prêt à bondir sur moi à tout moment. Je veux juste m'effacer et dormir.

Qu'il me fiche la paix, ce gros monstre ridicule qui joue avec mes nerfs. Je vais dormir, je vais l'oublier, il ira peut-être sévir ailleurs. Je n'ai rien à lui dire, qu'il me laisse.

UN JOUR, je suis en train de marcher, une figure que j'aperçois marchant parallèlement à moi m'approche. J'étends mes pas pour l'éviter, mais il fait de même ; je tourne à gauche, il tourne aussi ; Je sens qu'il a envie de me parler ; puisque je ne peux pas l'éviter je fais, sans le regarder directement, un effort pour le reconnaître. Ce n'est sûrement pas mon ombre, mais un vrai homme qui m'est inconnu. Je ne pourrais pas dire si c'est un homme ou une femme.

Après que nous ayons marché une longue distance, prenant les mêmes chemins et faisant les mêmes détours, je commence à sentir naître, entre lui et moi, une amitié, quand tout à coup il brise le silence et dit : « Je suis votre accompagnant ; Je peux sentir tes sentiments, tes manques, tes perplexités, ta peur, ta faim spirituelle, tes incertitudes. J'ai toutes les réponses, fais-moi confiance, à ce dont tu manques. Viens, approche, harmonise tes pas aux miens, regarde bien devant toi... un peu plus haut... voilà ton but ; le vois-tu ?

Je regarde, braque, fixe mon regard, mais il y a beaucoup de choses qui bougent. Je reste sans rien dire.

Il a continué à m'encourager : allez, regarde bien, tu manques de détermination, de certitude.

J'essayais. Encore une fois rien de sûr ; je ne parvenais pas à exprimer ce sentiment qu'il y avait des trous en bas et devant moi.

IL NEIGE à plein temps et, au détour du chemin il est là au milieu d'un massif de fleurs. C'est un homme, coiffé d'un chapeau noir, une carotte au milieu du visage. Un bonhomme de neige, comme on dit, mais il parle, il appelle : «*Viens auprès de moi, je suis seul, j'ai besoin de ta compagnie* » - Il est lui, il est moi. Il s'est fondu en ma vie. Avec lui, je me réjouis de la joie des enfants qui, après de multiples efforts, l'ont façonné. Avec lui je grimpe au-dessus des arbres et je contemple la nature qui s'est endormie, enveloppée de son drap immaculé. Avec lui, je fais l'indiscret et regarde, à travers la fenêtre, une famille, rassemblée autour d'un feu de cheminée. Avec lui, je frôle une tente couverte de neige : on entend quelqu'un qui gémit. Avec lui, je participe à une course de traîneaux improvisée par des jeunes. Et me voici dans le grand nord canadien : c'est l'ivresse de l'aventure. Avec lui, je gravis péniblement le chemin enneigé de la montagne ; le sommet est encore loin : aurons-nous assez de souffle pour y arriver ? Avec lui, je ressens la peur de disparaître quand le soleil commence à poindre à l'horizon. Vite, dépêchons-nous. Allons retrouver les humains qui sortent de chez eux pour entamer une nouvelle journée ; Le travail, l'école, les courses, ça n'attend pas. Avec lui, je souris en voyant les précautions que chacun prend pour traverser la rue. Avec lui, j'en viens à regretter la neige balayée par les employés municipaux. Mais déjà midi arrive et le soleil commence son œuvre. Des gouttes de sueur me montent au visage. Je diminue. Je disparaissais. Dommage, je commençais à me sentir bien dans ma peau de bonhomme de neige.

#18. Vie et mort des choses insignifiantes

*Et c'est dans ce silence là, ce jour-là, que
j'ai vu et entendu à ras du mur, très près de
moi, les dernières minutes de la vie d'une
mouche ordinaire*

Marguerite Duras, *Ecrire*

IL Y A DU BRUIT, c'est le début de la semaine. Pourtant il n'y aura pas d'accueil de familles, car on est lundi, le service parler est fermé.

Le portail s'ouvre, j'actionne à distance les battants laissant passer les véhicules des sociétés qui animeront les chantiers toute la journée. Les ouvriers feront en musique désagréable à l'oreille fonctionner marteaux, burins et autres outils.

L'identification des personnes se fait sans difficultés, l'ordinateur ne *bug* pas, ce qui facilitera mon travail.

Les ouvriers ont une lourde tâche. Ils doivent avec beaucoup de précautions enlever une grosse pièce de l'entrée.

Je passe et repasse cette porte sans trop lui donner d'importance. À la caméra j'observe quelques passants curieux qui l'observent, la prennent en photo.

Elle est en bois, un bois de je ne sais où, un bois de je ne sais quoi, qui date du siècle dernier. Sa peinture est plus moderne. Il y a un gros anneau d'un air fantasmagorique. Je ne savais pas qu'elle était si importante. Elle est classée monument historique. Pourtant, je la blesse tous les jours en donnant de grands coups pour annoncer ma présence.

Cette porte c'est l'ouverture vers un monde d'isolement. Un monde où se côtoient les pires ennemis de la société, qui viennent du monde entier. De cultures différentes, pourtant la vie est bien là.

Mais aujourd'hui, la meuleuse, la scie, les marteaux vont dissocier la porte du reste du bâtiment pour un temps. Un temps plus moderne. Il y aura un sas blindé en verre, dont une des parties coûte un peu plus de quarante milles euros.

Cette porte qui a traversé les ans, qui a vu des défilés de moines, de prisonniers, de religieuses, de magistrats, sera mise de côté et rangée dans un local. Elle sera mise au placard.

Elle laisse un grand vide et beaucoup de questionnements, maintenant qu'elle n'est plus. Le personnel et les intervenants s'inquiètent de son sort et de son histoire maintenant qu'elle n'est plus visible. Elle fait aujourd'hui l'objet de toutes les

attentions, alors qu'elle était malgré sa forme imposante, insignifiante.

Il n'y a qu'un spécialiste qui lui donne sa valeur réelle, un amoureux de l'histoire et des objets anciens. Il estime le bois, les gros écrous, les charnières coulées en fer forgé.

Elle a traversé l'histoire et laisse encore son empreinte dans l'esprit de ceux qui posent un regard sur sa vie.

ASSISE DANS MA CHAMBRE, je le vois posé là. Banal, il me fixe, deux oreilles rondes, de vieux boutons à la place des yeux. Un bout de tissu rouge qui pendouille à la place de la bouche, la langue sûrement.

Il me fixe, c'est mon ourson, ma peluche.

Depuis toujours il est là. Je ne sais pas si je l'aime.

Son physique, je ne l'aurais pas dessiné comme ça, avec ce museau démesuré. Je le trouve même moche, vraiment sans intérêt. Et pourtant il m'est essentiel, sa bouille, je la bois tout les matins et soirs. J'ai besoin de sa présence, de savoir qu'il n'est pas loin.

Ca me rassure, j'aime bien sa posture. Mine de rien ce marron, le beige de sa robe, ça m'apaise cette constance là, car il ne sait rien faire que s'asseoir et s'allonger et me fixer à longueur de journée.

Un tableau simple et j'aime beaucoup cette simplicité dans nos rapports. Il est là, il ne demande rien, il n'existe que pour moi, que par moi. C'est pourquoi il est crucial à ma subsistance. Je ne conçois pas de monde sans lui.

Car enfin que deviendrais-je, c'est comme perdre un bras ou perdre un amour. Eh mon dieu ! Comment peut-on vivre sans amour, sans bras auxquels se rattacher?

Le remplacer ? Je n'y pense pas, on ne remplace pas un bras, un bras c'est complexe.

Recoller un bras n'est pas chose aisée. Il faut pouvoir le relier au reste du corps. Relier tout un réseau de vaisseaux sanguins. Et puis il y a les nerfs, il faut du sang, tester la compatibilité.

Et puis, ce n'est jamais à l'identique un bras étranger. C'est un bras qui ne vous appartiendra jamais. Il ne sera jamais l'autre. L'autre qui vous aura accompagné toute votre vie, qui fait qu'il est une partie de vous, pour toujours.

On sait maintenant que ceux qui perdent un bras le ressentent encore au-delà de la mort.

Il est là comme un fantôme qui s'accroche à la vie. Alors je ne lui ai pas donné de nom à mon ourson comme on ne donne pas de nom à son bras. Ça serait ridicule.

C'est une partie de vous un point c'est tout. C'est tout et c'est rien.

En fait, quand on voit bien, un bras c'est rien, ce n'est pas si important. Jusqu'à ce qu'un jour on perde l'usage de ce bras. Et là, une vie entière bascule. Le monde vacille, bouleversé par ce bras arraché à la vie.

Tous les bras de la terre ne valent pas ce bras. C'est comme ça je dois m'y faire.

Quelque fois ça m'effraie, cette dépendance, ce besoin viscéral de lui, qui suppose à quel point je suis vulnérable. C'est comme marcher sur un fil tout le temps. Fragile comme l'équilibre de la Terre, son rapport à l'univers.

C'est effrayant, tout est relié, chaque chose est à sa place, à son importance.

Dans la tête c'est pareil, il y a la zone des émotions, c'est là que se décide ce fait-là, ce rapport là à mon bras.

Quelque chose s'est enclenché dans mon cerveau, dès lors que j'ai posé, pour la première fois le regard sur cet ourson là.

Quelque chose qui s'est passé, dans mes neurones, d'existential, que je ne comprends pas, qui me hante à chaque fois que j'y repense.

UNE SOIRÉE très froide et sombre, mais j'étais assis devant ma cheminée, profitant de la chaleur qui remplissait l'espace et attendais des amis invités à célébrer ensemble une soirée plus chaleureuse. Ils étaient un peu en retard et je commençais à être ennuyé. Involontairement mon attention fut saisie par le morceau de bois qui brûlait devant moi. Le feu rampe lentement le long du corps du morceau de bois. Il me parut comme si c'était en train de pleurer - tic tic titttic. Je regardais cela avec amusement, sans penser à quoi que ce soit derrière ou après et sans rien faire à cela.

Le feu grimpe et brûle le corps très lentement avant que finalement le morceau de bois n'explode. Une braise s'en est sortie et a grimpé dans la cheminée comme un esprit, morceau de vie qui quitte le corps. Et le morceau de bois tombé, à part, mort. J'ai sauté de ma place choqué et surpris : est-ce que cela indiquait sa mort ? A-t-il souffert quand le feu est monté sur son corps ? Dois-je le sauver ? Non ? Pour quelle raison je devrais faire ça ? Le bois existe à cette fin, pour notre avantage et notre confort. Pourquoi devrions-nous souffrir pendant que le bois est là ?

Mais quelle est la signification d'un bois qui est brûlé ? Il y a des arbres très verts et vivants qui attendent leur tour pour être abattus et détruits afin d'avoir des bois pour les cheminées. Beaucoup d'oiseaux chantant joliment joyeux qui manœuvrent au-dessus des arbres ne sont plus les bienvenus ; leurs petits dans les nids ne seront pas accueillis par les branches des arbres, les forêts, l'air frais, les parfums. Mais, cela aura-t-il une valeur ou vaut-il la peine de sacrifier ma soirée chaude et la fête chaleureuse que j'attends ?

Mes souliers.

Ils sont là au pied de mon lit, mes souliers, qui m'attendent fidèlement comme ces serviteurs empressés répondant aux désirs de leur maître. Je vais m'en emparer pour commencer ma journée, mais ce sont eux qui s'emparent de moi. Ils me disent en murmurant : « *Resserre ton lacet : ta cheville tiendra plus fermement* ».

Mes souliers sont à la fois le socle qui m'ancre sur cette terre et à la fois le véhicule qui me permet d'aller au-devant de mes frères humains.

Mes souliers sont deux compagnons qui m'empêchent de dérapier quand la route de la vie se fait glissante.

Mes souliers sont des confidents à qui je peux dire : « *J'en ai marre ! J'arrête. C'est trop dur !* »

Mes souliers, je le vois bien, aiment se refaire une beauté, quand la pluie et la boue les ont souillés.

Mes souliers s'usent un peu plus chaque jour, mais j'aurais du mal à les mettre au rebut, car ils ont imprimés tant de souvenirs en moi.

Table des matières

Introduction

.....

Autobiographie des
objets

Lieux où on a
dormi

Manger
fantôme

..

Autobiographie par les
noms

Paysage-
fer

..

Fenêtres

.....

Slogans

.....

Lectures de la
ville

Je me
souviens

.....

Six fois
l'évènement

...

Logique des
sensations

Voix dans la
nuit

Ecrivain, fiction du
corps
La ville sans
adresse
Haïku de la
Dauversière
Métaphysique des
histoires
Amorces du
fantastique
Vie et mort des choses
insignifiantes